

L'UNIVERSITÉ DE SHERBROOKE

À TRAVERS LE TEMPS



À TRAVERS LES GENS

50 ans d'histoire en 50 portraits

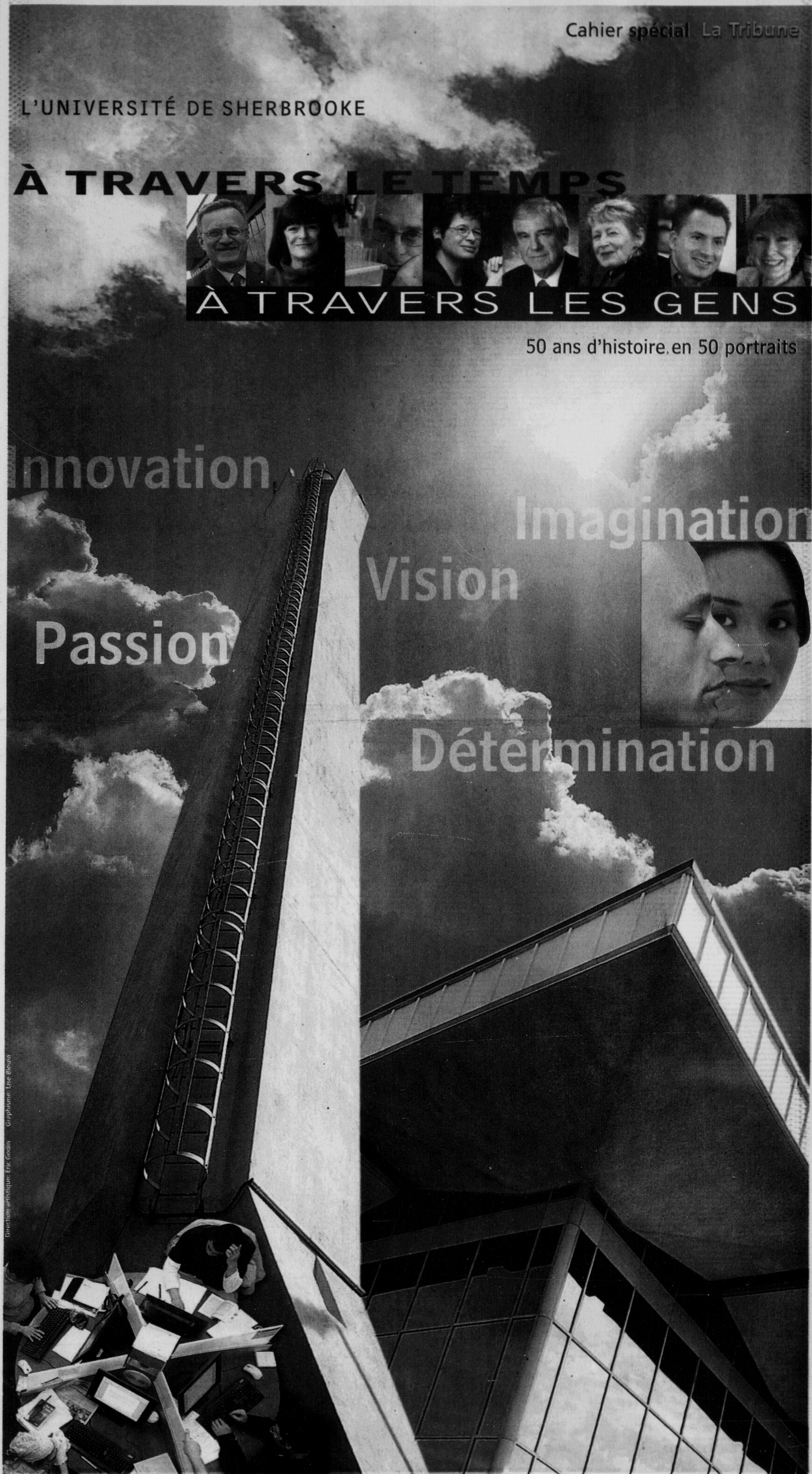
Innovation

Imagination

Vision

Passion

Détermination



**1954
Du Séminaire
à l'Université**

L'Université de Sherbrooke a été créée le 4 mai 1954 en vertu d'une loi adoptée par le Parlement du Québec. Elle est issue du Séminaire Saint-Charles-Borromée, dont elle s'est détachée physiquement et administrativement en 1960. L'idée d'une université francophone à Sherbrooke avait d'abord germé dans la tête du premier archevêque de Sherbrooke, Mgr Philippe S. Desranleau, décédé en 1952 des suites d'un accident d'automobile, mais le projet ne prendra forme que pendant le mandat de son successeur, Mgr Georges Cabana. Celui-ci, avec l'appui d'un groupe de notables sherbrookoises et le soutien du député-ministre de Sherbrooke, John S. Bourque, réussira à convaincre les autorités du gouvernement du Québec et du Vatican, de transformer le Séminaire Saint-Charles-Borromée en université. À l'automne 1954, les premiers étudiants et étudiantes faisaient leur entrée à l'Université de Sherbrooke.

50 ans d'histoire à travers 50 visages



Maurice Cloutier

maurice.cloutier@la Tribune.qc.ca
SHERBROOKE

Vision, passion, détermination, imagination et innovation, cinq mots qui résument bien les cinq décennies de l'Université de Sherbrooke.

Des décennies qui ont fait de la première université francophone en région une institution de grande réputation, grâce à l'excellence de plusieurs programmes de formation, à la renommée de sa faculté de médecine, aux redevances exceptionnelles touchées sur plusieurs découvertes et à l'audace manifestée avec l'éloignement de ses frontières jusqu'aux portes de la métropole.

Les nombreuses facultés et les services développés au fil

des 50 ans d'histoire de la première université francophone en région ne sont que l'environnement physique nécessaire au bouillonnement des idées et à l'épanouissement de la véritable richesse d'une université: son personnel et ses étudiants.

Plutôt que de s'attarder au béton et aux millions, *La Tribune* a donc choisi de raconter ces cinquante ans d'histoire, par l'entremise d'une cinquantaine de personnes qui ont permis à des jeunes de quitter le campus universitaire bien outillés pour la vie, pour bâtir une société meilleure et, dans bien des cas, pour diriger aujourd'hui des entreprises qui font la fierté des Estriens et des Québécois.

Nous publions aujourd'hui cinquante brefs portraits. Nous aurions pu en préparer le double, le triple même, tellement les bâtisseurs sont nombreux à travers les décennies d'histoire et les nombreuses missions de l'institution. L'exercice n'est pas exhaustif, mais celui-ci a le mérite de s'appuyer sur une démarche de réflexion menée au sein de la grande famille universitaire et une liste de personnes à honorer dans différents secteurs, dans le cadre du Gala de

l'audace qui avait lieu hier soir au Centre culturel de l'Université de Sherbrooke.

Le rayonnement de l'institution, comme l'ont établi les organisateurs du gala, a été «le fruit du travail de ces centaines, de ces milliers de personnes qui, depuis cinquante ans, jour après jour, dans l'effort et le labeur quotidien, dans la création, dans la recherche et la transmission de la connaissance, ont eu l'audace et le courage de créer, d'innover, de mettre au point, de communiquer et de rendre possible, ici, la mission de l'université».

La Tribune propose donc un regard profondément humain sur les 50 ans de développement de l'université.

Bonne lecture!

Rédacteur en chef
Responsable du cahier



Imacom, Jocelyn Riendeau

Nous avons gradué ensemble



Félicitations à l'Université de Sherbrooke

La Tribune

L'UNIVERSITÉ DE SHERBROOKE
À TRAVERS LE TEMPS
À TRAVERS LES GENS

est une réalisation
du service de la rédaction et de la publicité

La Tribune

Renseignements : (819) 564-5450

Division de Les Journaux Trans-Canada (1996) inc.
Édité et imprimé au 1950, rue Roy, Sherbrooke (Québec) J1K 2X8
www.cyberpresse.ca

PRÉSIDENTE ET ÉDITRICE
Louise Boisvert

VICE-PRÉSIDENT FINANCES ET ADMINISTRATION
René Morin

Coordination:
Maurice Cloutier
Alain LeClerc

Textes:
Laura Martin
Gilles Fiset
Laurent Gelé

Direction artistique:
Éric Godin

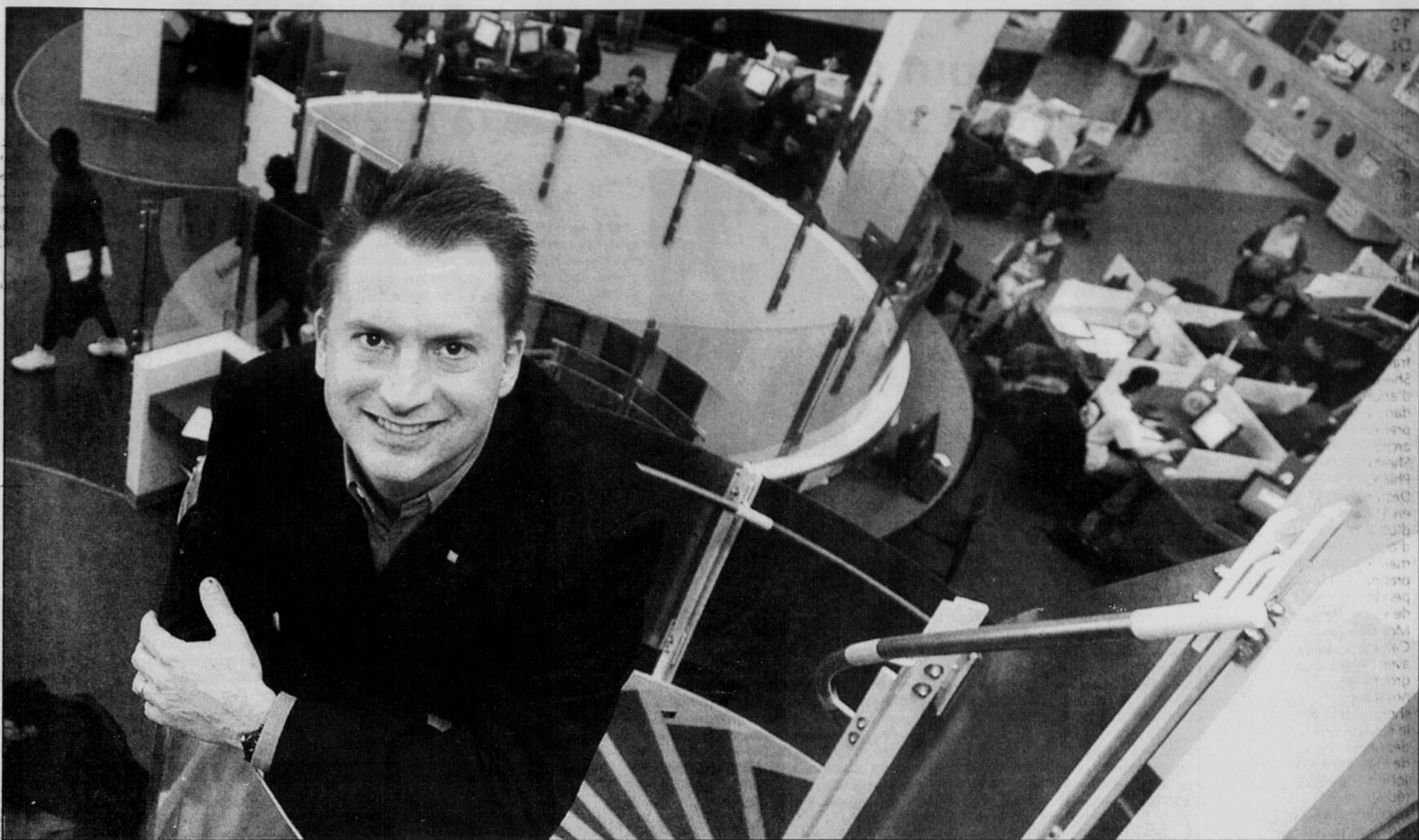
Mise en pages:
David Bombardier
Évelyne Leblanc

Couverture:
Éric Godin et Lise Blouin

Réalisation:
Équipe de production
de La Tribune

Télémarketing
Raymond Vincent

Photos:
Jocelyn Riendeau



Imacom, Jocelyn Riendeau

L'Université de Sherbrooke

Cinquante ans, cinquante mille projets



**Laura
Martin**

laura.martin@latribune.uc.ca
SHERBROOKE

L'Université de Sherbrooke fête ses cinquante ans. Elle met le pied dans ce que l'on appelle poétiquement l'âge d'or.

Si, généralement, les nouveaux quinquagénaires ont l'âme nostalgique, cherchent à soustraire les dizaines et à camoufler les cadeaux de leur horloge biologique, l'Université, elle, affiche fièrement son âge. Pas question de s'apitoyer sur son vieillissement! Pas question de s'enliser dans les souvenirs couleur sépia! Pas question de marcher la tête tournée vers l'arrière!

Pour le recteur Bruno-Marie Béchard, né après l'établissement, cet anniversaire est davantage l'occasion de se projeter dans l'avenir que de se perdre dans le passé. Le rabâchage de vieilleries, pas son dada. «Regarder en arrière, je n'aime pas. Le passé sert surtout à tirer des leçons, à fournir des enseignements», lance, d'entrée de jeu, celui qui vient tout juste de percer la quarantaine.

Bruno-Marie Béchard, le fougueux, le passionné, ne renie pas pour autant les racines de l'institution. Bien au contraire. Loquace, il se lance dans une tirade sur ceux qui ont érigé l'alma mater, ceux qui l'ont accouchée, l'ont amenée à l'âge adulte, ceux qui font l'objet de ce cahier. «Si on veut vraiment parler d'histoire, il faut parler de ceux qui l'ont tissée. Ces gens ont fait preuve d'une audace incroyable, ont travaillé de façon acharnée.»

«Dans les années 50, il fallait être fichrement visionnaire pour croire possible un tel projet, dans une région excentrique comme la nôtre. Ces gens l'ont tous été. Visionnaires et audacieux. L'audace est, grâce à eux, devenue la marque de commerce de l'Université.» Et le

slogan de cette année de célébrations. Et le mot qui revient le plus souvent dans la bouche de l'ingénieur de formation.

«Comme recteur, regarder le tracé de ces 50 années amène à une sérieuse prise de conscience. Quelle lourde responsabilité de reprendre un flambeau si brillamment tenu!» reconnaît-il.

Il ne devrait pas angoisser.

Depuis l'arrivée de M. Béchard dans le bureau du rectorat, en 2001, l'Université de Sherbrooke est sur une lancée phénoménale. Les demandes d'inscription ont monté en flèche. Le quart du corps professoral a été renouvelé. Les campus se sont développés. Les honneurs s'accumulent. Les gens jasent. «Maintenant, il faut travailler pour ne pas redescendre, pour rester dans les sommets. Et il va falloir pédaler fort.»



«Les décisions qu'on prend aujourd'hui sont celles qui façonneront l'avenir. Les 50 prochaines années se jouent en ce moment. Et ça m'allume tellement! Je ne peux tout simplement pas lâcher à ce moment-ci. Je veux encore goûter à une partie du succès de l'Université», avoue le plus jeune recteur en Amérique du Nord, qui sollicite un second mandat de quatre ans.

Et dans 50 ans?

Justement, comment il l'imagine, cette Université dans 50 ans? Comment il la voit, en 2054, dans sa boule de cristal? L'image se dessine nettement. «L'Université ne sera pas plus grosse. Elle devrait compter sensiblement le même nombre d'étudiants (33 000), au maximum 50 000, mais ils représenteront la crème dans leur domaine. Les programmes seront de plus en plus contingents.»

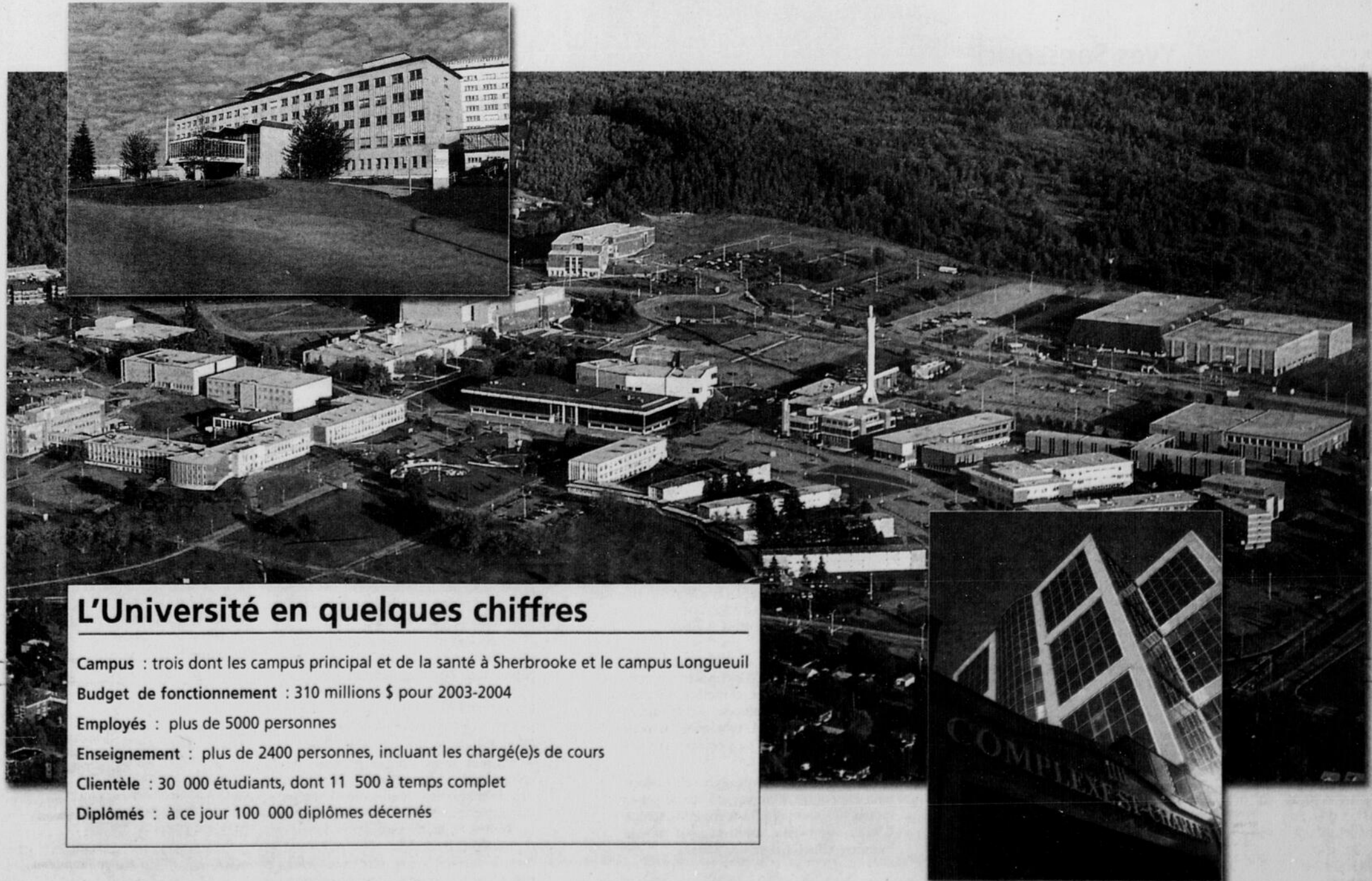
«Elle sera toujours francophone, bien sûr, et associée avec d'autres établissements de partout dans le monde. Elle sera branchée, en pipeline direct, avec la France, croit-il. Je pense aussi que nous serons surpris du nombre de campus qui existeront. Il y a déjà en ce moment cinq villes québécoises et deux villes canadiennes qui souhaitent qu'on s'implante chez elles.»

Prenant une pause dans son discours clairvoyant, il jette un oeil dehors, sur le campus animé par une fin de session attendue et un printemps venteux. «Et le campus sera plus beau!» Parce qu'il est laid aujourd'hui? «Pas laid. Mais il sera plus vert. Il y aura plus d'arbres, il s'étendra sur le mont Bellevue. Il n'y aura plus du tout d'asphalte ni d'automobile. Les gens voyageront autrement», indique celui qui a tout récemment ouvert une porte en ce sens en paraphant une entente unique avec le Service de transport de Sherbrooke pour permettre aux étudiants de monter dans les bus gratuitement.

C'est tout? «Et pourquoi pas quelques prix Nobel...»

S'il craint de ne pas être à la hauteur de ceux qui l'ont précédé, Bruno-Marie Béchard ne pourra jamais se voir reprocher de ne pas avoir été visionnaire.

L'Université de Sherbrooke a 50 ans. La fleur de l'âge s'en vient.



L'Université en quelques chiffres

Campus : trois dont les campus principal et de la santé à Sherbrooke et le campus Longueuil

Budget de fonctionnement : 310 millions \$ pour 2003-2004

Employés : plus de 5000 personnes

Enseignement : plus de 2400 personnes, incluant les chargé(e)s de cours

Clientèle : 30 000 étudiants, dont 11 500 à temps complet

Diplômés : à ce jour 100 000 diplômes décernés

**1954
Un noyau
initial de
trois facultés**

L'Université de Sherbrooke compte trois facultés: la faculté des arts, dont les activités se déroulent au Séminaire Saint-Charles-Borromée; la faculté de droit, qui élit domicile au palais de justice de Sherbrooke, aujourd'hui l'hôtel de ville de Sherbrooke; et la faculté des sciences, qui a pignon sur rue à l'École supérieure de Sherbrooke, aujourd'hui le Centre d'éducation des adultes Saint-Michel. Dès l'année suivante, s'ajoute la faculté de commerce, dont les activités prendront place tantôt au Séminaire, tantôt à la bibliothèque municipale, aujourd'hui la Société d'histoire, tantôt à l'École Saint-Jean-Baptiste, rue Biron, aujourd'hui une résidence pour personnes âgées. À partir de ce noyau de facultés, l'Université de Sherbrooke s'est progressivement développée pour répondre aux besoins d'éducation supérieure de l'Estrie, puis de tout le Québec, grâce à une contribution originale en matière d'enseignement et de recherche universitaires.

**Aujourd'hui:
trois campus**

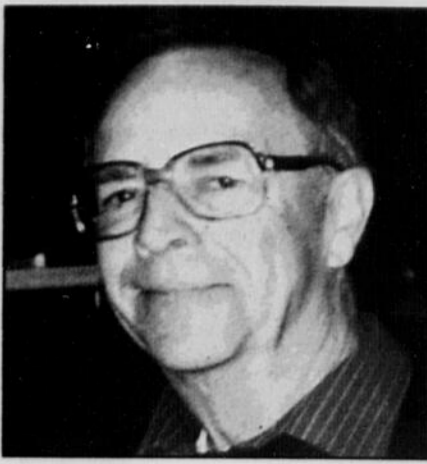
L'Université de Sherbrooke occupe aujourd'hui trois campus, deux à Sherbrooke, un à Longueuil. Le campus principal, situé dans l'arrondissement du Mont Bellevue de Sherbrooke, regroupe la plupart des facultés, les services de soutien et la direction de l'institution. Le campus de la santé, situé dans l'arrondissement de Fleurimont, regroupe, dans un ensemble intégré, la faculté de médecine, le pavillon Fleurimont du Centre hospitalier universitaire de Sherbrooke (GHUS), le Centre de recherche clinique de Sherbrooke, l'Institut de pharmacologie de Sherbrooke et le Centre de développement des biotechnologies. Les deux campus sherbrookoïses sont pourvus de résidences pouvant loger quelque 1200 étudiants et étudiants. Pour sa part, le campus de Longueuil à la sortie de métro Longueuil Université-de-Sherbrooke coordonne les activités pédagogiques destinées à la population de la grande région de Montréal et offre le soutien matériel et logistique nécessaire à quelque 70 programmes. L'Université de Sherbrooke exploite, à Sherbrooke, un réseau d'installations sportives de premier ordre, de même qu'un Centre culturel, qui est un des plus importants centres de diffusion culturelle au Québec.

**Paul Gilmore
Touche-à-tout et...
dénéigeur à ses heures**

Paul Gilmore a touché à tout à l'Université de Sherbrooke. Il a d'abord enseigné la physique, été membre du conseil de l'école des sciences expérimentales et été premier secrétaire de la faculté des sciences. A compter de 1957, il a été le premier trésorier de l'institution, puis en 1965, le premier vice-recteur aux affaires administratives. Est-ce qu'il a vidé les poubelles, un coup parti? Non, mais il a «levé la cour», par exemple.

«Les alentours du campus étaient très peu développés à l'époque. Le boulevard de l'Université était une route de campagne. Les jours de tempête, le déneigeur avait donc d'autres chats à fouetter, dans les secteurs plus achalandés. Une fois, M. Gilmore a donc décidé de sortir la machinerie lourde et de passer la nuit à gratter pour que les étudiants puissent venir en classe le lendemain», se rappelle Nicole Paré, qui a été la collaboratrice de tous les instants, la secrétaire, de celui qui est aujourd'hui atteint d'une maladie grave.

En tant que grand argentier, fonction qu'il a occupée dix ans durant, l'Américain d'origine, détenteur d'une maîtrise en physique, a dû fendre des cheveux en quatre pour boucler les budgets de l'établissement naissant, qui n'avait aucune crédibilité financière. «Il a tout fait, je vous le dis. Il a dû tout bâtir. Faire les formulaires de demandes de soumission, établir des systèmes de classification, créer les dossiers comptables, négocier avec les entrepreneurs en construction. Par chance, c'était un bonhomme rapide



Lieu de résidence: Carignan
Principale réalisation: premier secrétaire de la faculté des sciences et l'un des pionniers du comité exécutif de l'Université
Aujourd'hui: à la retraite

et ferré en administration! Son expression fétiche était d'ailleurs: "Faut se revirer de bord vite!"

C'est en partie à ce preste lièvre que l'on doit l'implantation du régime de retraite des employés, la construction des tunnels piétonniers reliant les facultés, de même que l'agora au centre du campus. L'ancien prêtre a terminé sa carrière comme directeur des affaires académiques au Cégep Édouard-Montpetit. (Laura Martin)

**Pierre Reid
Toujours amoureux
de la région**

À une époque trop lointaine, les entreprises pourchassaient les employés, à douze mille lieues s'il le fallait, pour combler des vacances, leur faisaient de beaux yeux pour les embrigader. N'existaient pas les piles de c.v. écornés.

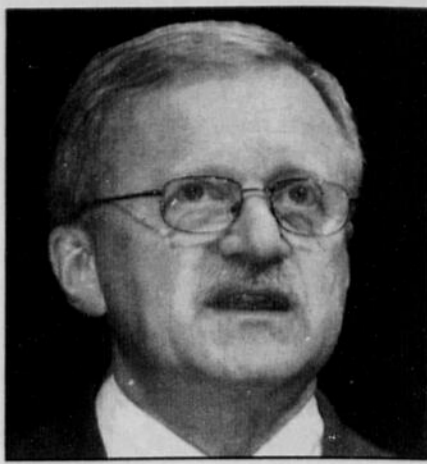
L'Université de Sherbrooke était ainsi allée chiper Pierre Reid, docteur en mathématique, à sa cousine de Chicoutimi pour démarrer un nouveau programme de baccalauréat en informatique. «Ils me donnaient carte blanche. Moi, j'étais fou de joie. Tellement que je n'avais même pas demandé le salaire. J'avais demandé l'autorisation à ma femme et j'étais parti.»

Le natif de Jonquière, qui avait déjà déménagé cent fois, a eu un coup de foudre à la seconde même où il a posé le talon sur la couronne ouest de la feine des Cantons-de-l'Est. «Aussitôt arrivé, j'étais sûr que je passerais ma vie ici.»

Il a donc été professeur à la faculté d'administration de 1978 à 1987. Puis, comme il n'était pas parti pour partir, on l'a successivement nommé vice-doyen, directeur du MBA et vice-recteur à l'administration. En 1993, il s'associait sur la chaise du recteur.

À ce moment, l'heure était sombre. L'aube, noire. La pire période de restrictions budgétaires de tout le réseau universitaire se levait. Malgré le temps gris, sous sa gouverne, l'Université s'est grandement développée. La construction du Pavillon multifonctionnel et de l'Institut de pharmacologie et l'aménagement du Carrefour de l'information, entre autres, se sont enchaînés. «Les gens étaient prédisposés à un effort collectif, les gens avaient des idées. Je n'avais qu'à leur faire confiance», affirme celui qui a rendu les clés de son bureau en 2001.

«Ce qui m'a marqué, ce sont ces



Lieu de résidence: Sherbrooke
Principale réalisation: recteur de l'Université de Sherbrooke de 1993 à 2001
Aujourd'hui: député libéral d'Orford et ministre de l'Éducation

étudiants, bien sûr, que je ne pourrai jamais oublier, mais aussi ces employés, du gardien à la secrétaire, qui étaient si responsables, si motivés. Il y avait un climat merveilleux, un sentiment d'être en famille qu'on ne trouve nulle part ailleurs.»

Même si, l'an dernier, un employeur, un autre qui s'appelle l'État, l'a attiré dans ses filets, le nouveau ministre de l'Éducation et député libéral d'Orford n'est pas près d'oublier son séjour à l'ombre du mont Bellevue. «Avoir été plongé dans le monde de l'éducation me facilite aujourd'hui la compréhension des enjeux nationaux, même s'ils sont plus nombreux, plus gros, plus complexes. L'Université, j'y pense toujours un peu.» (Laura Martin)

**Laurent Beaudoin, Marcel Dutil et Antoine Turmel
Alimenter la pépinière
de l'excellence**

Présider une campagne de souscription, ce n'est pas un passe-temps. Pas un exercice de relations publiques, de bien paraître, de faire-valoir non plus. Pas une occasion d'avoir son portrait tiré un peu partout.

C'est un travail, un vrai. Un travail de terrain, qui exige temps et efforts assidus. «On a beau être entouré de toute une équipe, être président d'une campagne de financement, c'est du sport. Ça nécessite un grand dévouement. Trouver des donateurs, ça ne se fait pas en criant lapin. Il faut vendre notre salade, jouer du téléphone, revenir à la charge trois ou quatre fois.»

C'est Laurent Beaudoin qui parle. Le grand manitou de Bombardier. Allez savoir où il achète ses minutes et ses heures, mais il a réussi, à travers ses multiples engagements, à mener la campagne *Un parti pris pour l'Université de Sherbrooke*, de 1995 à 2000. «Pour moi, c'est un juste retour des choses, stipule le détenteur d'une maîtrise en commerce et d'un

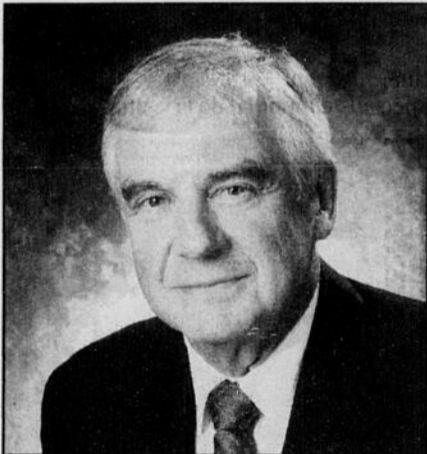
doctorat honoris causa de l'établissement sherbrookoïse. J'ai à cœur sa réussite. L'Université joue un rôle très important dans son milieu et c'est plus qu'intéressant de la voir prendre autant d'ampleur.»

Avant lui, de 1972 à 1976, Antoine Turmel, ancien président de la chaîne Provigo, avait assumé pareilles fonctions pour l'*Opération Université*. De 1988 à 1992, Marcel Dutil, président du Groupe Canam Manac, s'était, de son côté, chargé de la campagne *Complices dans la poursuite de l'excellence*. «Même si je n'y ai pas étudié, j'avais beaucoup de gens dans la compagnie viennent de là, beaucoup de gens de la Beauce aussi, de dire l'entrepreneur de Saint-Georges. C'est une vraie pépinière de travailleurs de grande qualité.»

«Il faut croire en la cause, c'est sûr, pour s'investir dans une campagne aussi importante», conclut Laurent Beaudoin. (Laura Martin)



Laurent Beaudoin



Marcel Dutil

Principale réalisation: présidents des trois dernières campagnes de souscription majeures de l'Université
Aujourd'hui: respectivement président du conseil d'administration de Bombardier, président du conseil d'administration et chef de la direction du Groupe Canam Manac et ancien président de Provigo

**Yves Sanssouci
Un pied-à-terre
à Montréal**

Depuis septembre dernier, quand on voyage en métro dans la métropole, quand on emprunte le tunnel sous l'île Sainte-Hélène et qu'on roule, roule, roule jusqu'au bout de la ligne jaune, on aboutit en Estrie. Enfin, on en a l'impression. Les écriteaux désignent maintenant le terminus qui dessert la Rive-Sud de Montréal comme la station «Longueuil-Université de Sherbrooke».

Ce n'est évidemment pas de façon désintéressée qu'on l'a baptisée ainsi. Pour la quinzième année, l'institution quinquagénaire donne des cours à deux minutes à pied du quai d'arrivée. Plus de 80 programmes d'étude, en formation initiale ou continue, sont aujourd'hui offerts dans les classes de la Place Saint-Charles. Lors de la première rentrée, seul le MBA pour les cadres était ouvert. «Et ce n'était pas un cours *Mickey Mouse*. C'était très formateur. Pas livresque du tout.»

Yves Sanssouci a fait partie du tout premier groupe à user les pupitres de ce campus éloigné. Mais surtout, en tant que président du Comité du bilan des activités scientifiques et technologiques de la Montérégie, il a dirigé le clan d'une quinzaine d'entrepreneurs qui ont réussi à convaincre les gens de l'Université, à la fin des années 80, d'exporter leur savoir vers l'ouest. «Nous trouvions qu'il manquait d'activités structurantes de niveau universitaire dans notre région. Certains voulaient qu'une nouvelle université soit créée. Moi, j'étais contre. J'étais convaincu qu'il était préférable d'attirer les établissements existants chez nous, d'investir dans les connaissances au lieu du béton.»

Également directeur du Collège



Lieu de résidence: Sutton
Principale réalisation: responsable de l'implantation d'un centre de services de l'Université de Sherbrooke à Longueuil
Aujourd'hui: président-directeur général du Centre de recherche informatique de Montréal (CRIM)

Édouard-Montpetit à l'époque, il a même poussé jusqu'à proposer au recteur un toit gratuit pour mettre sur pied une antenne longueilloise. «J'ai offert des locaux vacants. L'Université n'avait qu'à défrayer ce que sa présence coûtait de plus.»

«D'un côté, la Montérégie se développait. De l'autre, l'Université, assise sur le métro, avait son pied-à-terre à Montréal. C'était une bonne solution pour tout le monde», conclut-il. (Laura Martin)

**Jean-Louis Fontaine
Un Superman
du bénévolat**

Jean-Louis Fontaine est un «superman». Pas dans le sens qu'il sauve des vies en collants bleus. Dans le sens qu'il bosse sur plusieurs fronts, même une double vie. Dans la vie de tous les jours, il est vice-président du conseil d'administration de la multinationale Bombardier. Et ses temps libres, qui sont indubitablement fort nombreux (!), il les réserve au bénévolat.

D'ailleurs, dans toute l'histoire de l'Université de Sherbrooke, il est le seul à avoir successivement porté les chapeaux de président de l'association générale des diplômés (1979 à 1981), de président de la fondation (1992 à 1996) et de président du conseil d'administration (de 1997 à 2000).

«J'en ai fait beaucoup, c'est vrai. Et c'est pas mal exigeant. Voyager de Montréal à Sherbrooke chaque mois, il faut le faire. Mais plus j'en ai, plus j'en fais. Je suis comme ça», s'exclame le diplômé en génie mécanique, promotion 1963, qui a poursuivi ses études de maîtrise en administration en Ontario.

«Redonner à l'Université ce qu'elle m'a donnée, c'est ce qui m'a motivé à accepter tous ces engagements. Pour moi, c'est important de jouer un rôle social. Si l'Université n'avait pas été là, si je n'avais pas eu accès à ses programmes, je n'aurais pu accomplir ce que j'ai accompli.»

Présent dans l'organigramme de la compagnie valcourtoise Bombardier depuis trente ans, Jean-Louis Fontaine a notamment eu l'idée, entre deux réunions au sommet, de concevoir un bottin des diplômés. Il peut se targuer, par surcroît, d'avoir réussi à imposer une certaine discipline au conseil d'administration de



Lieu de résidence: Montréal
Principale réalisation: la seule personne qui a successivement occupé la présidence de l'Association générale des diplômés de l'Université de Sherbrooke, de la Fondation de l'Université de Sherbrooke et du conseil d'administration de l'Université de Sherbrooke
Aujourd'hui: vice-président du conseil d'administration de Bombardier

l'établissement d'éducation. «Avant que j'arrive à la présidence, on m'avait averti que ça pouvait prendre jusqu'à deux heures seulement pour accepter l'ordre du jour. À la première réunion, j'ai pu passer 18 points en trois heures. Les autres n'avaient jamais vu ça!»

Superman, le vrai, n'aurait pas fait mieux! (Laura Martin)



Marie Malavoy Donner l'exemple

Née à Berlin, élevée à Montréal, Marie Malavoy est débarquée à Sherbrooke en 1972. «J'ai suivi mon conjoint, qui avait un emploi à l'Université. Mon arrivée ici s'est donc faite de façon très classique, très traditionnelle.» Elle a pris pays en prenant mari, donc.

Le reste de son parcours a été moins orthodoxe. Les modèles, elle ne les a pas suivis. Elle en est devenu un.

Professeure au département de service social à compter de 1978, elle a rapidement gravi les échelons qui l'ont amenée à devenir doyenne de la faculté des lettres et sciences humaines en 1988. Aucune autre femme n'était encore montée aussi haut sur la colline. «Dans le bassin des professeurs, la gent féminine était encore très peu représentée. Les choix pour les postes de direction favorisaient donc les hommes, majoritaires, affirme-t-elle. Mais en étant la première, j'ai dû faire mes preuves. Je m'imposais moi-même une pression. Je me sentais responsable de bien faire. Je ne voulais pas que le premier exemple en soit un mauvais.»

Cela étant dit, la spécialiste en études féminines a adoré son

expérience. «Et je suis satisfaite de ce que j'ai finalement accompli. En dépit de la réaction de certains collègues qui me préféraient comme collègue, je crois que j'ai gagné la partie. J'ai fait la preuve qu'une femme pouvait être à la tête d'une faculté.»

Depuis, Marie Malavoy a été députée de Sherbrooke et ministre de la Culture et des Communications. Cela fait maintenant quatre ans qu'elle siège comme vice-présidente du Parti québécois. «J'ai toujours pu conjuguer l'enseignement et la politique. J'ai toujours pu intégrer une dimension internationale à mon travail. Je n'ai pas eu besoin de changer d'endroit pour toucher à des choses nouvelles. C'est ce qui fait que je suis encore à Sherbrooke, que je compte maintenant parmi les vieux de la vieille!»

Et pas près de la retraite, la dame! «Un planificateur financier est venu me voir l'autre jour et ça m'a piqué au vif. Je ne suis pas prête pour ça. Être en contact constant avec les étudiants me garde jeune.» (Laura Martin)

Lieu de résidence: Saint-Denis-de-Brompton

Principale réalisation: première femme doyenne dans l'histoire de l'Université

Aujourd'hui: professeure au département de service social et vice-présidente du Parti québécois

Pierre Deslongchamps Collectionneur d'honneurs

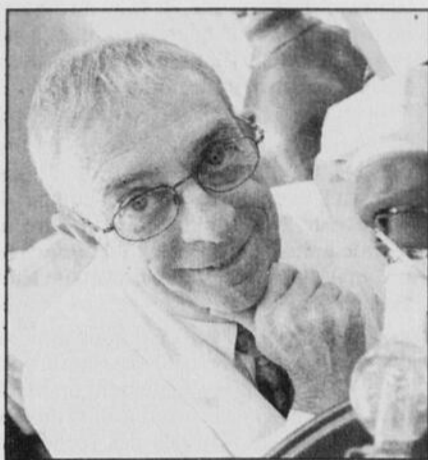
Ce texte doit compter trois cents mots. C'est beaucoup trop peu pour dresser la liste de tous les honneurs qu'a reçus Pierre Deslongchamps au cours de sa carrière de chimiste.

Dire qu'il s'est vu décerner le titre de Fellow par la Société royale de Londres en 1983, qu'on lui a offert le prix Marie-Victorin du Québec en 1987 et qu'il a été admis comme «membre étranger» de l'Académie des sciences de Paris en 1995 bouffe déjà une bonne cinquantaine de mots. La phrase donne tout de même une idée juste de la renommée du scientifique.

«Évidemment, ça fait plaisir d'être ainsi reconnu. Ça donne de la crédibilité», assure le natif de Saint-Lin, qui a d'abord été professeur dans son alma mater, l'Université de Montréal, avant de rouler toute l'autoroute 10, en 1967.

«À Montréal, le département de chimie était établi. C'était ardu d'y changer des choses. L'Université de Sherbrooke était jeune, certes, mais mûre pour accueillir ses premiers chercheurs. La qualité de vie a aussi joué pour beaucoup dans ma décision. Je ne suis pas venu pour un bonus!» poursuit le fondateur de Néokimia, société installée dans le parc biomédical.

Inutile de préciser que l'Université de Sherbrooke a fait des jalouses quand le spécialiste mondial de la synthèse organi-



Lieu de résidence: Sherbrooke

Principale réalisation: professeur ayant reçu le plus de prix et distinctions de la part de ses pairs

Aujourd'hui: en retraite graduelle de l'enseignement et conseiller de la présidence de la société Néokimia

quement. «J'essaie, mais ce n'est pas facile.» En fait, il devrait admettre. Si Pierre Deslongchamps pourra sortir de la chimie, la chimie ne pourra sortir de lui. Ses deux fils ont eux aussi choisi d'avoir le nez dans les fioles...

Les trois cents mots sont comptés. (Laura Martin)

Paul-Émile D'Arcy L'irréductible chevalier du conseil universitaire

Dans les années 1950, Maurice Richard fendait la glace. Le hockey soulevait la province. Dans une ligue intra-muros, où s'opposaient diverses institutions d'enseignement de Sherbrooke, les passions se déchaînaient. Et les équipes avaient de sacrés noms... «Le Saint-François-d'Assise battait l'Université de Sherbrooke. Ça sonnait toujours drôle à mes oreilles», se rappelle Paul-Émile D'Arcy.

L'anecdote sportive ne dit pas si, entre les bandes, le prêtre était entraîneur ou bien défenseur, mais, de l'Université de Sherbrooke, il était le directeur. Le directeur des études. Le premier de l'histoire. «Ce n'est pas parce que j'ai couru après! C'est tombé comme ça.» Sans mise en échec ni lancer frappé.

En fait, l'abbé D'Arcy était directeur des études du Séminaire Saint-Charles-Borromée, au moment où il a été décoré, en mai 1954, que l'édifice voisin de la cathédrale Saint-Michel accueilleraient les premières classes universitaires. Du coup, à 39 ans, il devenait le plus jeune membre du tout premier conseil universitaire. Agé de 89 ans aujourd'hui, il est le dernier à pouvoir témoigner de cette flamme qui habitait les neuf chevaliers



Lieu de résidence: Sherbrooke

Principale réalisation: membre du premier conseil universitaire à titre de directeur des études

Aujourd'hui: à la retraite

J'y suis allé voir des spectacles.»

L'abbé Paul-Émile D'Arcy savoure sa retraite depuis 1977. Depuis qu'il a décidé d'accrocher ses patins. (Laura Martin)

De 144 à 30 000 étudiants

En septembre 1954, le nombre d'étudiants inscrits à l'Université de Sherbrooke à des programmes universitaires est de 144. Aujourd'hui, 50 ans plus tard, l'Université accueille plus de 30 000 étudiantes et étudiants, dont 11 500 à temps complet. Son corps professoral compte plus de 2500 personnes, incluant le personnel chargé de cours et le personnel d'enseignement clinique. En tout, l'Université procure de l'emploi à plus de 5000 personnes. Le nombre de ses diplômés et diplômées atteindra 100 000 en 2004.

L'Université compte neuf facultés, soit l'administration, le droit, l'éducation, l'éducation physique et sportive, le génie, les lettres et sciences humaines, la médecine, les sciences et la théologie, l'éthique et la philosophie. Les facultés se partagent 46 programmes de baccalauréat, 44 programmes de maîtrise, 27 de doctorat, 35 de certificat de premier cycle, 43 de diplôme de deuxième et de troisième cycle, sans compter près de 70 microprogrammes répondant à des besoins spécifiques de formation.

L'Université compte neuf facultés, soit l'administration, le droit, l'éducation, l'éducation physique et sportive, le génie, les lettres et sciences humaines, la médecine, les sciences et la théologie, l'éthique et la philosophie. Les facultés se partagent 46 programmes de baccalauréat, 44 programmes de maîtrise, 27 de doctorat, 35 de certificat de premier cycle, 43 de diplôme de deuxième et de troisième cycle, sans compter près de 70 microprogrammes répondant à des besoins spécifiques de formation.

L'Université compte neuf facultés, soit l'administration, le droit, l'éducation, l'éducation physique et sportive, le génie, les lettres et sciences humaines, la médecine, les sciences et la théologie, l'éthique et la philosophie. Les facultés se partagent 46 programmes de baccalauréat, 44 programmes de maîtrise, 27 de doctorat, 35 de certificat de premier cycle, 43 de diplôme de deuxième et de troisième cycle, sans compter près de 70 microprogrammes répondant à des besoins spécifiques de formation.

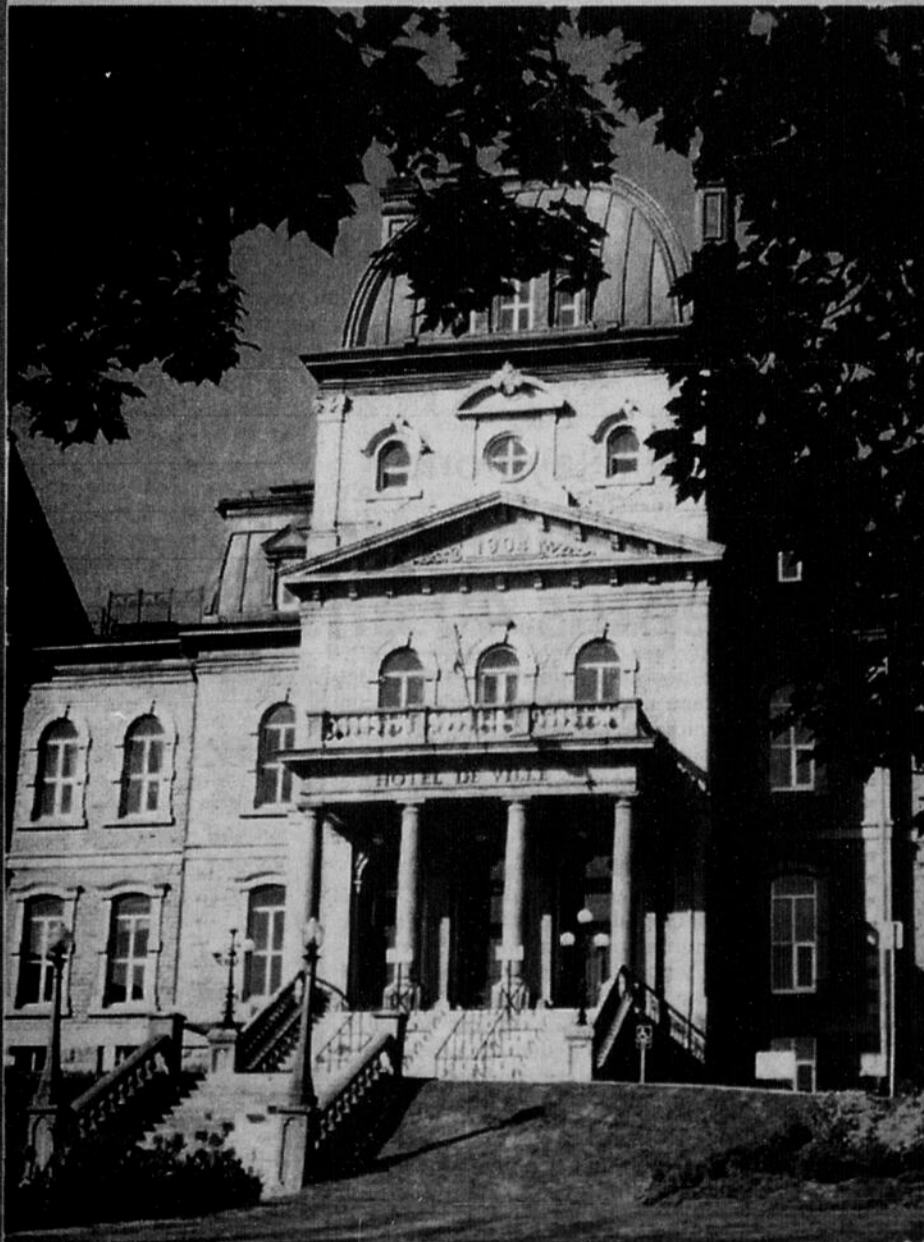
L'Université compte neuf facultés, soit l'administration, le droit, l'éducation, l'éducation physique et sportive, le génie, les lettres et sciences humaines, la médecine, les sciences et la théologie, l'éthique et la philosophie. Les facultés se partagent 46 programmes de baccalauréat, 44 programmes de maîtrise, 27 de doctorat, 35 de certificat de premier cycle, 43 de diplôme de deuxième et de troisième cycle, sans compter près de 70 microprogrammes répondant à des besoins spécifiques de formation.

Ville de
Sherbrooke

LA VILLE DE SHERBROOKE

est fière de collaborer étroitement avec l'Université de Sherbrooke depuis les 50 dernières années et compte poursuivre encore longtemps ce partenariat bénéfique à toute la population sherbrookoise.

L'Université de Sherbrooke, un partenaire de qualité qui forme des gens de qualité!



Bon 50^e anniversaire!

La plus ancienne fédération étudiante universitaire au Québec

Le 1er décembre 1955, l'éphémère *Journal des étudiants de l'Université de Sherbrooke*, qui n'a paru qu'une fois, annonce l'existence de l'Association générale des étudiants de l'Université de Sherbrooke (AGEUS) et c'est à un étudiant en génie de la Faculté des sciences, Robert Malouin, que revient l'honneur d'en avoir été le premier président. Si les débuts de l'AGEUS ont été modestes, ils n'en étaient pas moins porteurs d'une remarquable continuité, puisque l'actuelle Fédération étudiante de l'Université de Sherbrooke (FEUS), dont la filiation remonte sans discontinuité à l'AGEUS des débuts de l'Université, est actuellement la plus ancienne fédération étudiante universitaire au Québec. Haut lieu de la représentation, de la revendication et à certaines époques de la contestation étudiante, la Fédération étudiante a été et demeure, pour des centaines d'étudiants et d'étudiantes, une remarquable école de formation à la vie collective et à l'action politique.

1956 Du Campus estrien au Collectif

Après quelques essais sans suite en 1955, avec la publication d'un numéro du *Journal des étudiants de l'Université de Sherbrooke*, et en 1956, avec la publication de deux numéros de *L'Estrien*, le journalisme étudiant prend son envol à l'Université de Sherbrooke avec la publication en 56-57 du *Vert et Or*. La nomination d'un nouveau directeur à la barre du journal des étudiants en octobre 1957, Denis Carrier, va permettre au journal étudiant de prendre une facture permanente en adoptant comme nom *Le Campus estrien*. C'est sous ce titre que, pendant des années, les étudiants de l'Université de Sherbrooke vont s'initier à la pratique du journalisme étudiant et, éventuellement, à ce qui deviendra, pour certains d'entre eux, leur activité professionnelle par la suite. En 1971, le *Campus estrien* devient pendant cinq ans *Presse Campus*, puis *Caucus*, avant d'adopter en 1977 l'appellation qu'il a conservée jusqu'à nos jours, soit *Le Collectif*.



Lieu de résidence: Sherbrooke
Principale réalisation: instigateur de la collection d'œuvres d'art de l'Université et de la salle Maurice-O'Bready
Aujourd'hui: à la retraite

Antoine Sirois
La culture accessible à tous

En janvier dernier, Antoine Sirois a pris part au vernissage d'une exposition marquant les cinquante ans de l'Université de Sherbrooke. Il y a fait une rencontre marquante. Cette rencontre: celle de Marcelle Ferron. Enfin, d'une de ses huiles. Cette huile, l'ancien professeur de littérature l'avait achetée en 1964, alors qu'il était secrétaire général et qu'il commençait à bâtir la collection d'œuvres d'art de l'Université. Cette huile faisait partie de la quinzaine de premiers morceaux acquis.

«Je me rappelle, j'avais dû la payer environ 2000 \$. Aujourd'hui, elle en vaut plus de 30 000, témoigne celui qui peut se targuer d'avoir ouvert la porte du campus à la culture. Il faut dire que notre premier budget, pour l'achat d'objets d'art, avait été fixé à 5000 \$. Et, à l'époque, c'était pas mal du tout. Nous allions dans les galeries à Montréal et nous leur demandions de nous sortir toutes leurs peintures. Nous faisons nos frais. Nous avions de l'argent!» Dans le même panier d'épicerie, il avait rapporté des Chagall, des Picasso. L'idée de doter l'institution de sa propre série de tableaux s'était

imposée d'elle-même lors de la construction du pavillon central. L'idée d'ajouter une grande scène à ce bâtiment aussi. «Le recteur avait exprimé le désir d'aménager un lieu où tenir les cérémonies de collation des grades. J'avais alors proposé d'opter pour une vraie salle de spectacles. En ville, il n'y avait que le Granada, et sa scène était désuète. La suggestion avait été adoptée à l'unanimité. Je trouvais primordial de donner accès à la culture à la communauté universitaire. Et c'était un défi fort enivrant.»

Ordonné prêtre dans les années 40, Antoine Sirois a été directeur du département d'études françaises et vice-doyen de la faculté des lettres et sciences humaines, avant de prendre sa retraite de l'enseignement en 1994. Depuis, l'homme reçu à la Société royale du Canada multiplie les ouvrages sur l'histoire culturelle de sa région d'origine.

Et il est toujours membre du comité de gestion de la collection d'œuvres d'art de l'Université de Sherbrooke. Jamais bien loin de Ferron. (Laura Martin)

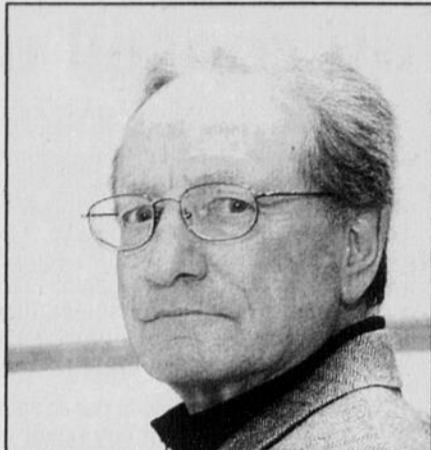
Jean-Pierre Lavigne
Cinq ans bien remplis

Jean-Pierre Lavigne n'a fait que passer. Il n'a passé que cinq ans à l'Université de Sherbrooke. C'est court. C'est presque une goutte d'eau dans l'océan d'une vie, mais pour lui, c'était amplement suffisant pour mettre sur pied un service des sports, pour lancer un programme en éducation physique et pour soumettre les croquis d'un centre sportif. Qu'est-ce qu'il aurait fait s'il y était resté deux décennies!

L'Abitibien d'origine terminait une maîtrise à l'Université d'Indiana quand on l'a approché, en 1961, pour qu'il s'occupe du volet sportif du campus. «J'ai commencé par former des équipes de hockey et de basket-ball de compétition. Nous n'avions tellement pas d'argent que nous étions allés chercher de l'équipement pour une équipe de football d'essai dans une grange! Le week-end suivant, nous avions payé des jeunes pour qu'ils peignent les casques en vert. Nous partions de loin.» Pour aller loin.

En 1964, le département d'éducation physique, qui allait devenir faculté dix ans plus tard, était fondé. Son premier directeur, celui qui a notamment admis les Jean Perrault et Jean Perron, se rappelle: «La première année, nous étions deux enseignants pour environ treize étudiants. L'année suivante, ces chiffres avaient plus que doublé.»

Après avoir remis les plans et devis d'un centre sportif complet, après avoir rempli son mandat, Jean-Pierre Lavigne quittait, en 1966, pour aller réaliser des études doctorales en Californie. Même si, au retour d'une autre de ces péré-



Lieu de résidence: Canton d'Orford
Principale réalisation: fondateur du service des sports et premier directeur du département d'éducation physique
Aujourd'hui: à la retraite

grinations, il a préféré l'Université de Trois-Rivières, où il a passé le plus clair de sa carrière, il a toujours gardé un lien particulier avec l'institution aujourd'hui quinquagénaire. «Je suis évidemment fier quand je vois ce que la faculté est devenue. Je suis estomaqué de voir comment l'Université au complet s'est développée. Il y a toujours une nouvelle construction. Je suis heureux du nouveau stade. Du retour du football aussi.»

Maintenant, les épaulettes des joueurs ne sentent plus le foin ni les coques, la peinture fraîche... (Laura Martin)

Sylvain Desjardins
Unir savoir et faire

Des millions de dollars sont versés annuellement à l'Université de Sherbrooke à titre de redevances pour l'utilisation commerciale des découvertes sur la compression de la parole. Il faut dire merci au professeur Jean-Pierre Adoul et à son équipe. Et il ne faut pas oublier Sylvain Desjardins qui y est pour beaucoup.

Ce professionnel, à la tête du BLEU (le Bureau de liaison entreprises université), a en effet été un trait d'union essentiel entre le savoir de l'équipe du professeur Adoul et le faire propre au monde industriel. Et cela, tout en sachant préserver les intérêts de l'université sherbrookoise.

Originaire de Montréal mais diplômé en génie de l'Université de Sherbrooke (1983) où il a obtenu également un MBA, M. Desjardins s'était vu confier la mission de valoriser les résultats des recherches universitaires lorsqu'il a su comprendre le potentiel de la technologie ACELP et y impliquer d'abord deux grandes entreprises, France Télécom et Thomson. Plus tard, il y a ajouté Sipro Lab Télécom et Nokia. La technologie sherbrookoise est ainsi devenue une norme internationale dans quinze procédés différents.

En 1998, Sylvain Desjardins a eu l'impression d'avoir fait le tour du terrain et il a succombé à l'offre que lui a fait Sipro Lab. Il est entré à son service et est devenu actionnaire...

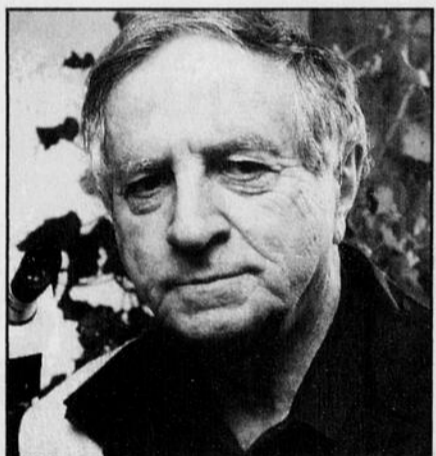
«Peu de temps après, j'ai créé un spin-off avec l'Université de Sherbrooke, les chercheurs et le privé. Aujourd'hui, la Corporation Voice Age compte 45 em-



Lieu de résidence: Saint-Lambert
Principale réalisation: premier directeur du Bureau de liaison entreprises-université et premier professionnel à avoir perçu et exploité au maximum le potentiel des retombées de la recherche en compression de la parole
Aujourd'hui: vice-président exécutif de Sipro Lab Télécom et de Corporation Voice Age

ployés et, avec Sipro Lab, c'est plus de 450 brevets qui protègent les applications découlant des travaux accomplis à l'Université de Sherbrooke.

En somme, résume-t-il, c'est véritablement un «success story» qu'il vit avec l'Université de Sherbrooke. (Gilles Fiset)



Lieu de résidence: Sherbrooke
Principale réalisation: premier titulaire d'une subvention de recherche et d'un brevet d'invention
Aujourd'hui: président de la société Inotel (recherche et développement en chimie inorganique et minérale)

Jean-Marc Lalancette
Une enzyme à la vitalité de la recherche

Un jour de novembre 1960, une enveloppe est livrée au rectorat. Elle est adressée à Jean-Marc Lalancette, professeur de chimie bouchée quelques mois plus tôt.

On l'ouvre. On y trouve un chèque de 1000 \$. Douceur. Louche, voire. En ce milieu de siècle, 1000 \$, c'est loin de n'être qu'un paiement mensuel d'hypothèque. C'est le cinquième du salaire annuel d'un titulaire de cours. On convoque le destinataire au bureau. «Qu'est-ce que c'est?» qu'on lui demande, les pupilles en point d'interrogation. «Une subvention de recherche», de répondre l'ac cusé. «On va en recevoir d'autres comme ça?» «Sans doute.»

Le Drummondvillois, qui ne voulait que se pencher, tranquille, sur «l'élimination des orthoborates d'alcools peu volatils», a créé des remous ce jour où il est devenu le premier chercheur à obtenir un appui d'un organisme subventionnaire, en l'occurrence le Conseil national de recherches du Canada. Pourtant, on était bien loin de la mafia... «J'avais un peu déboussolé tout le monde. C'était

quelque chose de totalement nouveau pour l'Université, encore jeune.»

C'est également ce scientifique qui, à l'ombre du mont Bellevue, a hérité du tout premier brevet d'invention, en 1972, pour un projet sur l'agglomération de résidus d'amiante. «C'est une autre mauvaise habitude que j'ai adoptée très jeune!» souligne l'ex-doyen de la faculté des sciences qui cumule maintenant plus d'une centaine de brevets délivrés partout sur le globe.

L'ancien directeur de l'Institut de recherche sur l'amiante, qui a en outre été vice-recteur à la recherche, a joué le rôle d'une enzyme dans la vitalité de la recherche à l'Université. «J'ai certainement été l'un de ceux qui y ont accordé une grande importance. Et ça a payé. Maintenant, la réputation solide de l'Université en matière de recherche est disproportionnée en regard de sa taille.»

Dire qu'il y a quarante ans, on avait le souffle coupé pour un millier de billets. Aujourd'hui, on en brasse des millions. (Laura Martin)

Pierre Pichette
Un étudiant convaincant

Pierre Pichette n'a dans sa caboche que des souvenirs flous de cette année 1972, de cette année où il hantait la faculté d'administration, de cette année où il a réussi un coup de maître. Quel coup de maître? Celui d'inciter les étudiants à cotiser à une campagne de l'Université. «Oh! c'est loin. D'ailleurs, je ne me souviens même plus par quel hasard je m'étais retrouvé à faire ça», dit-il.

Les gens de l'Université, eux, ont la mémoire longue. Ils estiment qu'ils en doivent beaucoup à cet homme audacieux qui, sans s'en rendre compte, a créé un précédent. «En fait, j'avais réussi à convaincre la gent étudiante de souscrire à l'Opération Universtrie, la deuxième campagne de l'histoire, qui visait à amasser des sous pour la construction du centre sportif, qui a finalement été inauguré en 1979. Beaucoup étaient réticents, parce qu'ils arguaient qu'ils étaient des intellectuels, qu'ils ne profiteraient pas de ces installations. Mais, en tant que membre du comité de sollicitation, j'avais rallié tout le monde.»

Le Sherbrookoise avait réussi à faire autoriser un versement automatique de trois dollars par trimestre d'inscription de tous les étudiants, pendant cinq ans. «C'est devenu un argument frappant pour l'Université, quand elle allait ensuite cogner aux portes des entreprises ou des particuliers. C'était stratégique.»

Ironie du sort, celui qui a été conseiller commercial pour le ministère des Affaires étrangères du Canada pendant 22 ans n'a même pas pu jouer au badminton ni faire du vélo stationnaire dans ce pavillon



Lieu de résidence: Montréal
Principale réalisation: il a convaincu les étudiants de cotiser, pour la première fois, à une campagne de sollicitation de l'Université.
Aujourd'hui: vice-président aux communications et aux affaires corporatives chez Bombardier Produits récréatifs

de l'activité physique, puisqu'il a gradué un an plus tard. «Mais même si j'ai été à l'étranger pendant de nombreuses années, je suis demeuré attaché à l'Université. Il y a toujours eu ce dynamisme, ce côté rassembleurs», poursuit-il, rappelant qu'il a aussi fondé l'Association des diplômés de l'Université de Sherbrooke en France.

Ça, il se rappelle mieux. C'était en 1994. (Laura Martin)

Michel Raymond
Au rendez-vous depuis 40 ans

De nos jours, quiconque reste vingt ans dans une même entreprise est un chanceux. Quiconque occupe le même emploi pendant trente ans est un privilégié. Et quiconque bosse dans la même boîte pendant quarante ans est... une rare exception.

Michel Raymond gagne sa vie à l'Université de Sherbrooke depuis 39 ans, 6 mois et quelques poussières. Dans tout le personnel actuel du campus, il est le vétéran. C'est lui le premier arrivé. Le vieux de la vieille. Dans le bon sens du terme. «Ô mon doux! qu'il s'exclame quand on lui apprend qu'il détient ce titre. Je n'ai pas du tout l'impression que ça fait si longtemps que je suis là. Il faut dire que mon travail n'a jamais été un fardeau. Je ne pars jamais à reculons le matin.»

Ce qui fait encore se lever du bon pied l'homme de 59 ans, c'est par-dessus tout ce contact agréable qu'il entretient au quotidien avec les étudiants. En tant que technicien au service de mécanique spécialisée, il effectue l'entretien de différents appareils pour le compte de toutes les facultés et conçoit d'autres équipements de laboratoire, mais surtout il assiste les futurs ingénieurs dans leurs multiples projets.

«Voir ces jeunes réaliser de grandes choses et pouvoir les aider à le faire, pouvoir y contribuer, est la plus belle chose qui soit. Je me rappelle notamment que, dans les premières années, alors que la faculté de sciences appliquées était



Lieu de résidence: Sherbrooke
Principale réalisation: employé qui compte le plus d'années de service
Aujourd'hui: technicien au service de mécanique spécialisée de l'Université

encore embryonnaire, un groupe avait construit un petit avion. C'était le premier projet d'envergure. C'était impressionnant de les voir aller», jure celui qui a aussi donné des cours d'introduction au domaine mécanique.

Et la retraite? «J'y pense, mais je n'ai pas encore arrêté de date précise.»

Quiconque pense travailler pendant cinquante ans est un... passionné. (Laura Martin)

France Bessette Première femme à décrocher un doctorat

En 1969, lors de la collation des grades, trois personnes sont montées sur scène afin de recevoir leur doctorat. Et parmi elles, il y avait une femme, France Bessette, la première femme à recevoir un tel diplôme dans l'histoire, encore jeune il est vrai, de l'Université de Sherbrooke.

«Je me souviens encore du murmure admiratif dans la salle», rapporte-t-elle, trente-cinq ans plus tard.

Mais, enchaîne-t-elle, personnellement, elle ne prenait pas autant conscience de son exploit d'être la première femme que le fait de figurer dans le groupe restreint des docteurs de l'Université de Sherbrooke.

«Je ne portais pas tellement d'attention au fait d'être une femme dans un univers de gars. J'avais eu le temps de m'habituer. Je faisais partie de la bande... Le choc, je l'avais eu quand je suis passée de l'école de filles, à la fin du secondaire, à l'université où j'étais seule dans une classe de gars... À l'époque, les choix qui s'offraient aux femmes étaient limités. Elles étaient infirmières, ou techniciennes ou secrétaires. Ce n'était pas le genre de carrière que je voulais mener. Je voulais être chimiste.»

Et, effectivement, France Bessette a décroché un doctorat en chimie, après avoir défendu avec succès sa thèse sur les Spectres de vibration et structures des phases condensées de CF₄ et de SiF₄ (le fluorure de carbone et le fluorure de silicium).



Lieu de résidence: Sherbrooke
Principale réalisation: première femme à obtenir un doctorat de l'Université de Sherbrooke
Aujourd'hui: professeure à la retraite

Puis, la fille originaire de Magog est partie pour l'Angleterre où elle a complété des études post-doctorales, à l'Université Reading, à mi-chemin entre Londres et Oxford. Elle a ensuite travaillé pour le compte du ministère de la Santé avant d'obtenir un poste de professeure à l'Université de Sherbrooke où elle a enseigné la biophysique au département de physiologie et de biophysique de la faculté de médecine. (Gilles Fisette)

Adrien Leroux Un précurseur bourré d'énergie

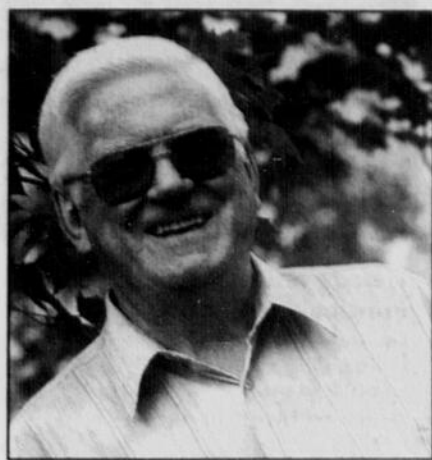
Son nom est devenu synonyme de micro-électronique. Adrien Leroux a su avant tout le monde en Estrie voir se profiler la révolution industrielle que mettait en branle la miniaturisation des circuits électroniques. Et il a été le premier à dresser des plans pour que Sherbrooke soit, sinon un autre Silicon Valley, à tout le moins un acteur important dans ce domaine. Et il a réussi.

Ce professeur d'électrotechnique a d'abord créé, sans demander de permission aux autorités, le Groupe d'électronique de Sherbrooke, le GEUS, en 1975. Deux ans plus tard, il a présidé la Corporation de développement de Sherbrooke et a osé y avancer qu'une étude réalisée par des consultants, en 1970, se mettait le doigt dans l'oeil lorsqu'elle statuait que Sherbrooke ne pouvait se tailler une place en électronique. Et c'est pour le prouver qu'il a mis au monde la Société de micro-électronique industrielle de Sherbrooke (SMIS), en 1982, qu'il a dirigée pendant ses premières années d'existence.

Ce premier essaimage industriel allait ouvrir la voie à d'autres initiatives du genre. Si bien qu'aujourd'hui, l'Université peut se vanter d'avoir créé 21 entreprises innovantes dont 11 sont installées en Estrie.

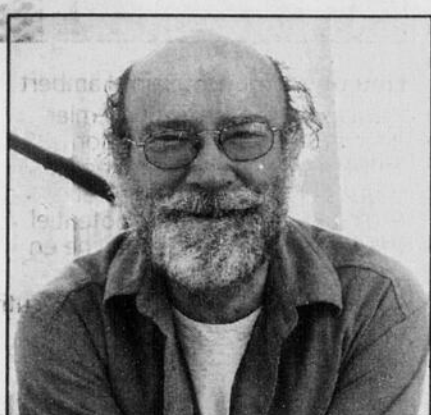
«C'est vrai que j'ai été quelquefois audacieux», lance-t-il en voulant expliquer sa présence parmi les nombreuses personnes honorées lors du Gala de l'Audace, à l'Université de Sherbrooke.

Mais il y aurait un autre motif de rendre hommage aux mérites d'Adrien Leroux. L'homme a fait partie des pre-



Lieu de résidence: Sherbrooke
Principale réalisation: en mettant au monde la SMIS, il a créé la première entreprise dérivée (spin off) de travaux de recherche effectués à l'Université de Sherbrooke
Aujourd'hui: professeur à la retraite, mais il continue d'encadrer des étudiants

miers étudiants inscrits à la faculté des sciences, en septembre 1954. Et cinquante ans plus tard, il y possède toujours un bureau. Officiellement, le professeur est à la retraite, mais, de manière tout aussi officielle, il y travaille encore. Il offre ses services d'encadrement ou de tutorat aux étudiants qui veulent profiter du puits de science et de la montagne d'énergie qu'est cet homme originaire d'Asbestos. (Gilles Fisette)



Léo Provencher Des hasards qui font bien les choses

Géographie 1113: lecture et commentaire de cartes.

Léo Provencher a encore frais dans la tête le numéro et le nom exact du premier cours qu'il a donné à l'Université de Sherbrooke. «J'étais étudiant à la maîtrise. On m'avait contacté pour remplacer un professeur. Je m'étais dit que j'allais essayer, juste pour voir, juste pour me prouver que je n'avais aucun avenir en enseignement. Il faut croire que j'en avais: vingt-cinq ans plus tard, je suis encore là.»

De la même manière, juste pour voir, juste pour essayer, juste pour le plaisir, le Weedonnais a accepté, en 1984, le poste de président du Conseil du loisir scientifique de l'Estrie. Et, de la même manière, il y a collé. «Ma soeur était animatrice dans cet organisme et m'avait donné envie de la suivre. C'était loin d'être dans mes plans de devenir président, mais celui qui était en place a quitté et il n'y avait personne pour se présenter.»

Juste comme ça, en partageant sa fine expertise à l'intérieur et à l'extérieur des murs de l'Université, il est devenu un chargé de cours émérite, comme il s'en fait peu. En fait, il est aujourd'hui celui qui contribue le plus au rayonnement de l'institution. «Je ne suis peut-être que le plus tenace», avance-t-il.

Depuis 25 ans, depuis qu'il a accepté sa première charge de cours, il a collaboré à la rédaction d'une soixantaine de publications, a codirigé une trentaine de mémoires de maîtrise, a été responsable de programmes de baccalauréat. Puisqu'il n'a jamais voulu décrocher de doctorat ni se spécialiser dans la recherche, il n'a jamais ambitionné d'être un professeur. Un vrai. Avec un contrat béton et d'excellentes conditions. «J'ai une situation précaire. Je n'ai pas accès à la Liberté 55. De toute manière, tant qu'on voudra de moi, je resterai. Pas besoin d'être lié à l'Université pour ça.» (Laura Martin)

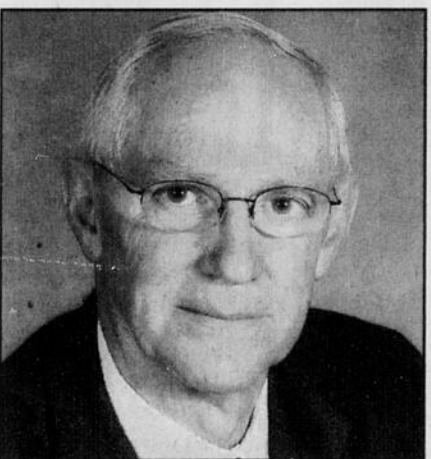
Jean-Louis Lareau Breveter l'avant-gardisme

Jean-Louis Lareau venait à peine d'obtenir sa maîtrise en économie, avait encore l'odeur de la craie dans les narines, quand il a reçu un appel du vice-rectorat en 1969. «J'étais tellement inquiet. Je me demandais ce que j'avais pu faire de mal.»

Il n'avait pas joué de tours ni plagié. Au contraire. Tout ce qu'il avait fait, c'était bonne impression. Même s'il avait le nombril vert, on le voulait pour mettre sur pied un nouveau bureau de la recherche, pour favoriser le maillage entre l'industrie et les chercheurs. Il a accepté. Sans savoir que, peu après, il aurait aussi à rédiger, à partir des recommandations faites par un comité, une politique sur la propriété intellectuelle.

«Et je ne connaissais rien en matière de brevets! Dans ce temps-là, personne n'en savait beaucoup sur le sujet. Ce n'était surtout pas dans les us et coutumes des universités de s'occuper de ça. C'était avant-gardiste.» Un certain scepticisme freinait d'ailleurs les administrateurs, qui ne voyaient pas l'utilité d'un règlement. Les chercheurs aussi réagissaient tièdement.

La politique, la première faite par un établissement francophone au Québec, a été adoptée en février 1971. «Nous pensions qu'elle aurait peu d'impacts, puisque la recherche n'était pas encore très avancée chez nous, mais très vite, toutes nos prévisions ont été dépassées. Les chercheurs, en voyant les sommes qu'ils pouvaient toucher, ont créé un raz-de-marée de dossiers. À une conférence, au milieu des années 1970, on avait même cité l'Université de Sherbrooke comme



Lieu de résidence: Saint-Denis-de-Brompton
Principale réalisation: rédacteur principal de la politique relative aux brevets
Aujourd'hui: à la retraite

celle qui, dans tout le Canada, était la plus dynamique dans ce domaine. Les gens de Toronto nous avaient regardés de travers.»

Comptant aujourd'hui 300 dossiers dans son portefeuille de brevets, l'Université demeure toujours la première au chapitre des redevances perçues (15 millions de dollars par année).

Jean-Louis Lareau, qui a ensuite été vice-recteur à la recherche et directeur des services auxiliaires, a passé quarante ans de sa vie sur la colline, en incluant ses années d'études. (Laura Martin)

André D. Bandrauk Un chimiste à longue portée

En 1992, le professeur de chimie André D. Bandrauk a été invité au Japon. On voulait profiter de la science de ce spécialiste mondialement reconnu pour ses travaux de modélisation et de simulation numérique des interactions entre les lasers et les molécules.

«Le Japon a payé mes frais de séjour. Je recevais mon salaire. Je n'avais donc pas besoin de tout cet argent. À mon retour, je l'ai versé à la fondation afin que l'on finance... des bourses en musique.»

Il devenait ainsi le premier professeur de l'Université de Sherbrooke, avec le médecin spécialiste en médecine nucléaire Étienne LeBel, à donner son nom à un fonds de dotation de la Fondation de l'Université de Sherbrooke.

Depuis, les étudiants en musique ont accès à la Bourse Maria et André Bandrauk. Maria, c'est Maria Ignatov, la conjointe de M. Bandrauk, une passionnée de musique.

Mais pourquoi la musique? Parce que, répond-il, la musique, comme les arts en général, n'ont pas accès à autant d'appuis financiers que les sciences. «C'est important d'appuyer aussi les arts», a-t-il souligné, en admettant que Mme Bandrauk avait été pour beaucoup dans sa décision.

Quoi qu'il en soit, la plus belle musique aux oreilles de M. Bandrauk demeure sans aucun doute celle de la chimie computationnelle et photonique qu'il interprète de façon si exceptionnelle que l'American Association for the Advancement of Science vient tout juste de



Lieu de résidence: Hatley
Principale réalisation: avec Étienne LeBel, il a été le premier à donner son nom à un fonds de dotation de la Fondation de l'UdeS
Aujourd'hui: enseigne la chimie

lui décerner le titre de Fellow.

Le professeur Bandrauk est né à Berlin, mais a étudié à Montréal et aux États-Unis. Il détient une maîtrise du M.I.T., le Massachusetts Institute of Technology, un doctorat de l'Université de Toronto, en chimie théorique, et un diplôme d'études post-doctorales de l'Université Oxford, en Angleterre. C'est à ce moment qu'Al-dée Cabana l'a embauché pour enseigner la mécanique quantique. L'Université de Sherbrooke mettait ainsi la main sur un leader dans son domaine. (Gilles Fisette)



Michel Normandin L'homme derrière le régime coop

C'est su. L'Université de Sherbrooke se distingue de l'ensemble des établissements d'enseignement de toute la Belle Province par son régime coopératif. Un régime structuré, qui permet aux étudiants d'alterner les sessions de cours aux mois de stages rémunérés. Un régime qui a fait ses preuves.

C'est Michel Normandin, premier professeur embauché et premier doyen à temps plein de la faculté de génie, qui a eu l'eureka, l'idée d'instaurer un tel système en 1963. À cette époque, dans tout le pays, seule l'Université de Waterloo offrait cette possibilité à sa clientèle. Aucune institution francophone dans le monde n'avait encore osé descendre des ponts vers l'industrie. «Pour moi, c'était un moyen de monter un corps professoral plus solide et d'attirer les étudiants de l'extérieur de la région, affirme le pionnier. C'était en outre un moyen d'inciter les diplômés à se diriger vers les entreprises, plutôt que la fonction publique uniquement.»

Même s'il est difficile aujourd'hui de penser qu'un tel projet novateur a pu être contesté, il le fut. «Chez les entrepreneurs, il y avait beaucoup d'intérêt. Mais dans la faculté, dans l'Université, ça ne faisait pas l'unanimité. Il y avait une certaine résistance.»

Bon an mal an, après un an, la faculté de génie servait de cobaye. Peu après, celle d'administration se mouillait à son tour. Puis, une autre. «Le régime a progressé continuellement. Nous avons fait le tour du Québec pour le mousser, pour l'expliquer. Il était si concluant qu'une année, nous nous sommes retrouvés avec plus de gens de Montréal que de Sherbrooke dans nos classes», affirme celui qui a terminé sa carrière à l'école Polytechnique en 1995.

«Le régime coopératif a été l'une des belles réalisations de ma carrière.» Sûrement. Parce qu'il est l'une des belles réalisations de l'histoire de l'Université de Sherbrooke. (Laura Martin)

1960 Une première subvention de recherche

Le 16 novembre 1960, un jeune professeur de la faculté des sciences, Jean-Marc Lalancette, reçoit confirmation, par lettre du Conseil national de recherches du Canada, de l'octroi d'une subvention de 1000\$ pour mener à bien son projet de recherche en chimie «sur les réactions d'élimination des orthoborates d'alcools peu volatils». Ce même chercheur allait, également, 12 années plus tard, devenir le premier titulaire d'un brevet d'invention délivré à l'Université de Sherbrooke sur «l'agglomération de résidus d'amiante et autres matières silicieuses». Cette première subvention de recherche obtenue en 1960 par un professeur-chercheur de l'Université de Sherbrooke allait marquer le début d'une nouvelle étape de l'histoire de l'institution. De fait, l'activité de recherche a connu un développement fulgurant et les fonds obtenus de sources externes atteignent aujourd'hui 80 millions de dollars par année. On dit que c'est un peu en intrus que les fonds de recherche semblent avoir été d'abord accueillis à la trésorerie de l'Université. En effet, la comptabilité ne leur avait pas prévu de place dans ses colonnes, si bien qu'il faudra attendre l'exercice 1962-63 pour les voir apparaître au bilan de l'Université.

1963 Des «3A» au Centre culturel

En 1963, l'Association pour l'avancement des arts de Sherbrooke, dénommée familièrement les «3A», obtient l'autorisation d'organiser sur le campus des expositions d'oeuvres d'art. Devant l'intérêt suscité par ces expositions, l'Université demande au secrétaire de l'Association, Claude Laffleur, d'aménager une galerie d'art à la Faculté des arts, aujourd'hui faculté des lettres et sciences humaines. Première galerie d'art permanente au sein d'une université québécoise francophone, celle-ci est inaugurée le 21 octobre 1964. Elle célébrera donc son 40e anniversaire, en octobre prochain, dans ses nouveaux locaux, non sans avoir connu de multiples pérégrinations sur le campus. Son directeur-fondateur prendra par la suite la direction de l'éphémère Centre d'arts de l'Université de Sherbrooke. En 1969, il assumera la direction artistique du nouveau Centre culturel, qui intègre alors les activités du Centre d'arts et de la salle Maurice-O'Bready.

Le chef de file du régime coopératif

De par sa situation géographique, l'Université de Sherbrooke était vouée dès sa naissance à innover pour grandir et se développer. Ses fondateurs issus des milieux d'affaires et professionnels de Sherbrooke lui ont inculqué dès le départ le sens de l'audace et de l'innovation. L'Université de Sherbrooke a été la première université francophone et la deuxième université canadienne à adopter en 1965 le régime d'enseignement coopératif. Elle est aujourd'hui considérée comme le chef de file de cette méthode d'enseignement qui permet à bon nombre d'étudiants d'ajouter à la théorie reçue à l'Université une expérience pratique acquise en milieu de travail grâce à des stages. Aujourd'hui, l'Université procure annuellement environ 4000 stages rémunérés de quatre mois aux étudiantes et étudiants dans 28 programmes d'études, dont deux de maîtrise. En plus de l'expérience pratique acquise en milieu de travail, les stages coopératifs procurent aux étudiants et étudiants de l'Université de Sherbrooke un revenu cumulatif de près de 30 millions de dollars par année.



**Léo Martel
Ingénieur à défaut d'être ingénieur**

Le frère Léo Martel n'avait pas le profil de l'emploi. Il n'avait pas le curriculum. Il avait un doctorat en philosophie et en littérature. Aucun crédit en sciences appliquées.

Pourtant, il a fait partie de l'équipe initiale des professeurs de génie. Allez comprendre! En fait, ça s'explique.

Pour égaler les chances des francophones d'accéder à des études de haut niveau, le religieux ainsi que sept autres membres de la communauté du Sacré-Coeur avaient ouvert, dans les années 1940, l'École supérieure. À la fondation de l'Université de Sherbrooke, cette institution de sciences expérimentales, sise en lieu et place de l'actuel Centre Saint-Michel, a, tout naturellement, été intégrée à la nouvelle faculté des sciences, dont Léo Martel est devenu, tout naturellement, le premier secrétaire.

L'homme, aujourd'hui âgé de 80 ans, a poussé sa fausse imposture plus loin. Il est devenu le premier directeur des études de l'école de génie en 1956. «J'ai fait ajouter des cours de philosophie

et de littérature aux programmes. Je trouvais que ça manquait, précise-t-il. J'aimais m'intégrer à la vie étudiante. Je dinais avec les 150 élèves. Je les connaissais par leur nom. Ils étaient tous très enthousiastes, très motivés.»

Dans le lot, il y en a qui étaient plus zélés que d'autres, surtout à l'approche d'un examen... «Un étudiant était entré par la fenêtre de mon bureau pour chiper une copie des questions. Comme j'avais été avisé par un téléphone anonyme de cette tentative de tricherie, j'avais passé la nuit à refaire le test. C'était drôle de voir les étudiants noircir leur copie le lendemain...» Pas ingénieur, mais ingénieux.

Après avoir gravi un échelon dans la hiérarchie de l'Église, le frère Léo Martel a laissé Sherbrooke pour Rome, en 1959. De retour dans la région, il a ensuite dirigé l'école secondaire de Bromptonville. Si l'adage prétend que toutes les routes mènent à Rome, bien des chemins de traverse mènent au génie! (Laura Martin)

**Gaston Denis
Le plus jeune doyen**

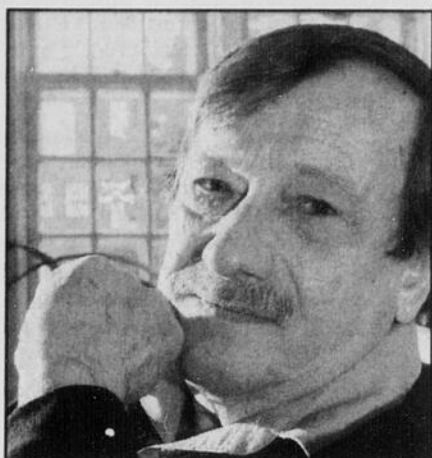
Il n'avait peut-être plus la couche aux fesses ni la suce au bec, mais il n'avait pas encore son diplôme de maîtrise dans les poches. Quand Gaston Denis a été appelé par l'Université de Sherbrooke, à la fin des années 50, il réchauffait encore les bancs du Massachusetts Institute of Technology. On ne voulait pas le laisser passer, celui-là...

Précocement, le Montréalais d'origine a d'abord été professeur à la faculté des sciences, en génie électrique plus spécifiquement. «C'était une belle époque. Tout était à faire. J'accomplissais des tâches techniques, qui ne sont pas habituellement dévolues aux professeurs. Je montais l'équipement technique, je faisais de la soudure. C'était loin d'être le Pérou...»

«Je me rappelle que, l'année où je suis arrivé, Maurice Duplessis était venu annoncer un investissement de 70 000 \$ sur sept ans. Ce n'est que 10 000 \$ par année, ça!», explique celui que ses confrères appelaient le frère Denis, en raison de la forte proportion de religieux dans le personnel.

Quand, en 1967, les programmes de sciences appliquées se sont détachés des sciences dites pures pour former une nouvelle faculté, il en est devenu le premier doyen. À 35 ans. Dans les annales de l'institution, il est le plus jeune à avoir occupé des fonctions de décanat.

Sous ce chapeau, il a notamment piloté la création des programmes de maîtrise et de doctorat en génie. «La



Lieu de résidence: Sherbrooke
Principale réalisation: le plus jeune doyen de l'histoire de l'Université
Aujourd'hui: à la retraite

commission Parent venait tout juste de recommander qu'on limite les études supérieures aux villes de Montréal et de Québec. Nous avons procédé au plus vite, avant que ce soit adopté. Dans ce temps-là, nous n'hésitions pas. Nous ne posions pas trop de questions. Nous fonctionnions», analyse-t-il.

Après une parenthèse de cinq années passées au ministère de l'Éducation, Gaston Denis a bossé sur la colline jusqu'en 1996. Il a, entre autres, été vice-recteur à l'enseignement. (Laura Martin)

**Francine Goyette
Une passade de... 40 ans!**

Au départ, ça ne devait être qu'une passade, un éclair, un coup de vent.

Quand Francine Goyette a été embauchée par l'Université de Sherbrooke, en août 1962, elle pensait qu'elle ne resterait là que deux ans. Deux tours de calendrier, c'était suffisant pour étoffer son curriculum de jeune première, de jeune secrétaire. Elle avait dix-sept ans. Sortait tout juste de l'école.

Elle en a aujourd'hui 59. Et sort tout juste de l'école. De la grosse. De l'université. Finalement, elle y a passé quarante ans, un mois et 23 jours précisément. Elle détient le record d'années de service continu de l'entreprise. «Je m'impressionne moi-même, s'exclame la dame, retraitée depuis octobre 2002. J'ai tellement aimé mon travail que je n'ai pas pu partir.»

La Sherbrookoise a d'abord été com- mis à la trésorerie, devenu peu après le service des finances, où sa première tâche fut de commander des articles pour meubler les chambres des résidences étudiantes alors en construction. Elle a ensuite été mutée au vice-rectorat à la recherche, puis à celui des relations avec le personnel et les étudiants. «Tout le monde, dans toutes les facultés, se connaissait. C'était comme une grande famille. Vraiment. Il y avait des repas collectifs. Il y avait une belle ambiance.»

Puis, en 1978, elle a passé la grande porte. Celle du rectorat. Nul doute: c'était une promotion. En tant que secrétaire de direction, elle a côtoyé cinq recteurs. Entre Yves Martin et Bruno-Marie

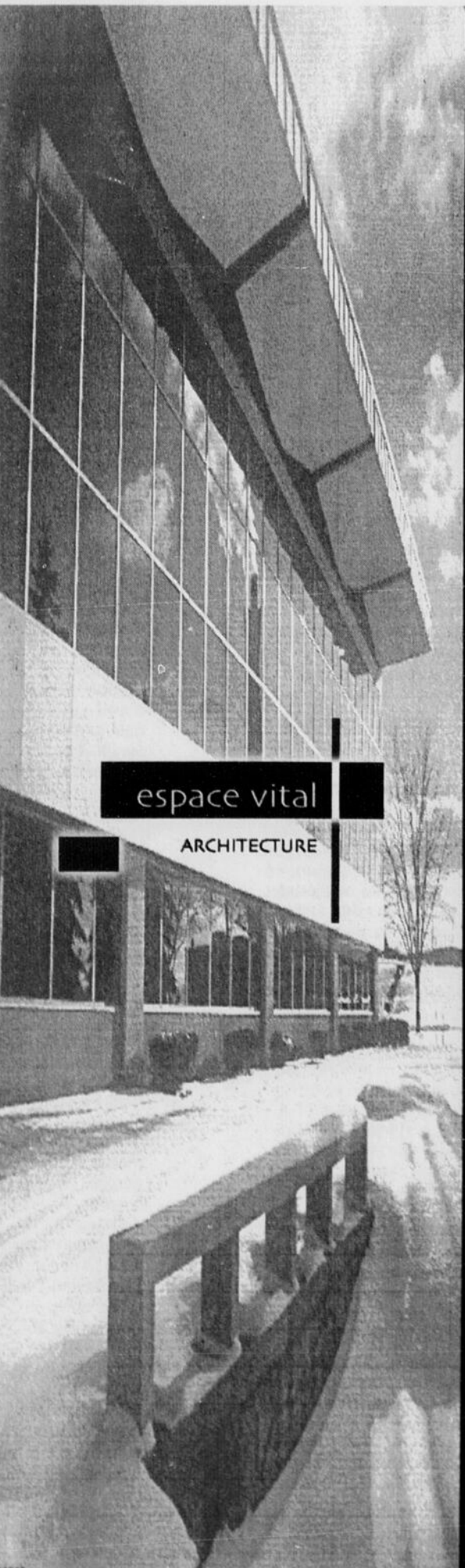


Lieu de résidence: Sherbrooke
Principale réalisation: personne qui a travaillé le plus longtemps, en service continu, pour l'Université
Aujourd'hui: à la retraite

Béchar, elle n'a pas vu le temps s'enfuir. «J'ai eu une carrière magnifique, en grande partie grâce à ces hommes extraordinaires. J'ai d'ailleurs gardé des liens étroits avec eux. Et plein de souvenirs.»

«Aujourd'hui, je ne m'ennuie pas des papiers, mais de la rentrée, du bruit du campus, des amis que je me suis faits, de la vie culturelle, beaucoup.»

On n'a plus les passades qu'on avait. (Laura Martin)



espace vital
ARCHITECTURE

TARDIF, FAUCHER, COUTU, FAUCHER
architectes



RESPECTER L'ESPRIT
TRANSCENDER LA FORME

www.espacevital.com

Qui est fier de célébrer le succès de l'Université de Sherbrooke ?

Les gens de Samson Bélair/Deloitte & Touche

Certification • Fiscalité • Consultation • Conseils financiers

Deloitte.
Samson Bélair/Deloitte & Touche

www.deloitte.ca

© 2004 Samson Bélair/Deloitte & Touche

2727, rue King Ouest, bureau 300, Sherbrooke QC J1L 1C2 • Tél. : (819) 823-1818
101, rue du Moulin, bureau 203, Magog, QC J1X 4A1 • Tél. : (819) 843-8598

Claude Pichette Chercher la coopération

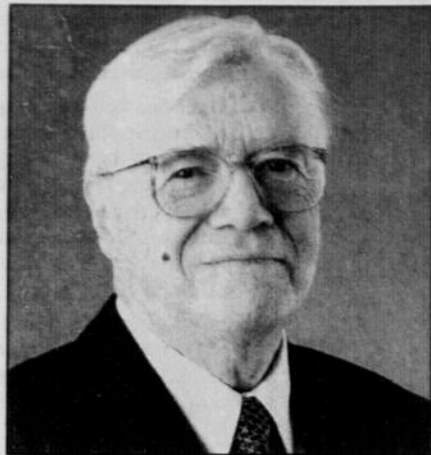
C'est grâce à l'acharnement de gens comme le père Émile Bouvier et le président de la Fédération des caisses populaires Desjardins de l'Estrie, Roger Roy, qu'une première chaire de recherche a été créée à l'Université de Sherbrooke, en 1967, souligne Claude Pichette, que le Gala de l'Audace vient d'honorer à titre de premier titulaire de cette chaire de recherche.

Mais le plus audacieux, a-t-il ajouté, c'est que cette chaire a été consacrée à la coopération, un domaine où excellait le Québec, mais auquel ne s'intéressaient pas particulièrement les universités et les économistes.

«Personne ne croyait qu'il y avait une analyse économique différente pour la coopération. Nous, nous avons tenté de démontrer, avec un certain succès, je crois, qu'il y a effectivement une analyse économique propre au coopératisme. C'était innovateur.»

Claude Pichette est originaire de Sherbrooke. Il a complété un bac et une maîtrise en sciences économiques à l'Université Laval, de Québec, en 1960. Devenu jeune professeur à la faculté de commerce comme on appelait d'abord la faculté d'administration de l'Université de Sherbrooke, il a pris congé le temps de décrocher un doctorat de l'Université d' Aix-en-Provence, en 1966.

Après avoir donné ses lettres de noblesse à la coopération, M. Pichette a quitté l'enseignement. Il a été respon-



Lieu de résidence: Montréal

Principale réalisation: détenteur de la première chaire de recherche à l'Université de Sherbrooke

Aujourd'hui: président du conseil de Shermag et impliqué à la Fondation de Héma-Québec

sable du financement des universités au ministère de l'Éducation, puis vice-recteur et, ensuite, recteur à l'Université du Québec à Montréal. Il a enfin travaillé à l'Institut Armand-Frappier et à Héma-Québec dont il a été l'un des membres fondateurs et le président du conseil. Il y a trois ans, il a été nommé président du conseil d'administration de la compagnie sherbrookoise de meubles Shermag. (Gilles Fisette)

Robert Malouin Premier leader de la FEUS

En 1955, les étudiants des diverses facultés étaient éparpillés dans la ville: les ingénieurs, sur King Ouest, les avocats, sur Wellington, les administrateurs, sur Dufferin. Pour se faire élire à la présidence de l'Association générale des étudiants de l'Université de Sherbrooke (AGEUS), Robert Malouin avait dû aller claironner son discours à chaque endroit avant le scrutin. Scrutin qu'il avait remporté haut la main.

«J'étudiais en génie. L'autre candidat était en droit. Comme les ingénieurs étaient en plus grand nombre à cette époque et qu'on se tenait les coudes, j'avais été favorisé. Et j'avais un cours classique. Ça aussi, ça m'a aidé», croit-il.

On assistait alors à la naissance de l'association estudiantine, toujours en activité, la plus ancienne au Québec. Elle s'appelle aujourd'hui la Fédération des étudiants de l'Université de Sherbrooke (FEUS). «Rassemblant alors dans son comité sept étudiants, l'organisation avait été fondée dans le but de rapprocher les facultés. Nous n'avions aucune revendication précise, rien à défendre, mais nous allions régulièrement à Montréal et à Québec prendre de l'expérience, gopher des idées. Nous devions monter la structure, avec un budget plus que mince», explique celui qui a exercé un mandat avant de passer le flambeau.

«L'association avait été très bien accueillie par la communauté. Nous avions été reçus à l'hôtel de ville et tout et tout.»



Lieu de résidence: Drummondville

Principale réalisation: premier président de la Fédération étudiante de l'Université de Sherbrooke (FEUS)

Aujourd'hui: à la retraite

Ces aptitudes de leader, Robert Malouin s'en est servi à moult reprises dans sa vie. Quand il pris les rênes de la chambre de commerce de sa ville natale au début de la décennie 70. Quand il a été élu député libéral de Drummond à l'Assemblée nationale en 1973. Tout le temps qu'il a mené le groupe-conseil de génie civil qui portait son nom, aussi.

Maintenant, il est retraité. Et il n'a pas besoin de faire de grand discours pour qu'on comprenne qu'il s'en délecte. (Laura Martin)

1968 «L'affaire Bécada»

À la fin de l'année 1968, la Grande Salle de l'Université de Sherbrooke (dénommée Salle Maurice-O'Bready en 1973) fut le théâtre de ce que les chroniqueurs de l'époque ont appelé l'«affaire Bécada», un litige ayant pour fond l'accessibilité des étudiants et du grand public à la Grande Salle de l'Université. Pour y voir clair, la Direction mit sur pied un groupe de travail, dont le rapport allait conduire à la création du Centre culturel de l'Université de Sherbrooke. Par ce geste audacieux, l'Université assumait une responsabilité inédite en matière de promotion de la culture dans la région de l'Estrie. Trente-cinq ans après sa création en 1969, le Centre culturel de l'Université de Sherbrooke est aujourd'hui considéré comme l'un des centres de diffusion culturelle les plus importants au Québec. Il est de plus l'un des mieux considérés de l'ensemble de l'industrie québécoise du spectacle, ayant remporté un Félix à quatre reprises depuis 1990.

Des premières au Québec, au Canada, au monde...

L'Université de Sherbrooke a été la première université au monde à offrir en français les programmes de maîtrise en administration des affaires (M.B.A.) et de doctorat en administration des affaires (D.B.A.), la première au Canada à proposer une maîtrise en fiscalité, la première au Québec à proposer un baccalauréat en administration et un M.B.A. en régime coopératif, la première aussi à lancer une maîtrise en sciences comptables réalisable en un an et à mettre sur pied un institut d'entrepreneuriat, la première à offrir un programme conjoint baccalauréat en droit M.B.A., la première à offrir un programme à double diplomation en génie et Liberal Arts (avec la collaboration de l'Université Bishop's).



Raymond Vaillancourt Prêcher la bonne nouvelle à distance

C'est en 1973, quelques années après la fermeture du Séminaire des pères eudistes à Gatineau, où il enseignait, que Raymond Vaillancourt s'est retrouvé professeur à la faculté de théologie de l'Université de Sherbrooke. Auparavant, ce père eudiste avait obtenu son doctorat en théologie de l'Université Laval.

Si la faculté de théologie a fait figure de pionnière et connu beaucoup de succès en lançant à l'hiver 1988 son Service de formation à distance, c'est beaucoup grâce à lui. C'est à la suite de son mandat de doyen de 1983 à 1986 que ce professeur allait consacrer une part importante de son travail des années suivantes à la mise sur pied de ce service, jusqu'à son départ à la retraite en 1999.

«La faculté de théologie était à la fois menacée par les coupures budgétaires et le manque d'inscriptions. C'est dans ce contexte que j'ai mis sur pied le Service de formation à distance en théologie.

C'est sans prétention que je peux dire que ce nouveau service a permis à notre faculté de prendre un nouveau souffle.

«Cette idée m'était venue après avoir vu les étudiants du professeur Jean Desclos enregistrer leurs cours pour par la suite les partager avec des collègues. J'ai pensé que si on ajoutait l'image au son, le tout serait encore meilleur.»

C'est ainsi qu'est né le Service de formation à distance de la faculté de théologie. En quinze ans, ce service a suscité la création de 124 groupes d'étudiants: 88 au Québec et 34 hors Québec, dont 3 hors Canada, sans compter les inscriptions sur une base individuelles. Le Service de formation à distance a généré ainsi 900 étudiants équivalence temps complet, 9000 inscriptions/cours et 131 diplômés. (Laurent Gélé)

Lieu de résidence: Québec

Principale réalisation: création du Service de formation à distance en théologie

Aujourd'hui: supérieur provincial de la communauté des pères eudistes pour l'Amérique du Nord

Lucien Vachon Aumônier général unique

En théorie, il devait transmettre la foi et faire respecter la morale sur le campus. En pratique, il était plutôt le complice des tours pendables des élèves.

En théorie, il devait être le censeur du journal étudiant. En pratique, il ne sortait jamais le crayon rouge et écrivait lui-même des chroniques dans la gazette.

En théorie, il devait être le premier aumônier général de l'Université de Sherbrooke. En pratique, il était l'ami, le confident.

Lucien Vachon n'était pas austère. Ni rigide. Ni sévère. Au contraire...

«Je faisais plus un travail d'amitié que d'autorité. Je connaissais chaque étudiant. Je n'étais pas très âgé à l'époque. J'étais donc carrément du côté des jeunes», se souvient-il.

«Mon bureau était le seul endroit où les étudiants pouvaient se rencontrer. C'est dans mon local qu'ils mijotaient leurs coups. C'est ainsi que je les ai vus arracher une immense pancarte en avant du Séminaire de Sherbrooke pour la jeter dans la rivière. C'est ainsi que les ai vus préparer leurs bals. Et à l'époque, les religieux n'aimaient pas que les jeunes sortent pour danser. Le recteur me demandait donc d'identifier les délinquants et moi, je faisais semblant de ne rien savoir. Je restais évasif. Un peu comme les libéraux dans le scandale des commandites!»

En 1960, sans doute à cause de son insubordination volontaire, le curé était catapulté loin de la vie universitaire, dans un minuscule patelin. «C'était ma punition! Pourtant, je ne voulais pas mal



Lieu de résidence: North Hatley

Principale réalisation: premier aumônier général de l'Université de Sherbrooke

Aujourd'hui: prêtre de la paroisse Sainte-Elizabeth

faire. À mes yeux, les jeunes n'étaient pas malins. Ils voulaient simplement montrer qu'ils existaient.»

L'Université l'a compris. Un peu plus tard. En 1964, Lucien Vachon revenait pour fonder la faculté canonique de théologie. Il y a été pendant vingt ans. «Le vieux capitaine a été rappelé. Pour moi, c'était un bonheur de reprendre du service.» Aujourd'hui, il table sur un livre relatant l'histoire de la faculté.

En théorie, il avait la tête dure. En pratique, sa carrière a été «extraordinaire». (Laura Martin)

Jean Nicolas Père du plus gros projet de recherche de l'UdeS

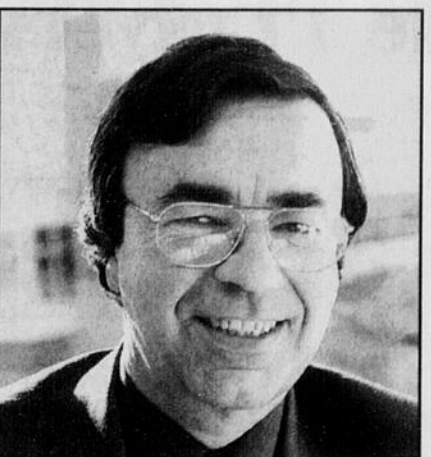
Durant quatre ans, il a été vice-recteur à la recherche à l'Université de Sherbrooke. Puis, en 2001, il est revenu à ce qu'il préfère entre tout: l'enseignement du génie mécanique et la recherche.

Chercheur de réputation internationale dans le domaine de l'acoustique, Jean Nicolas détient le record du plus gros projet de recherche de l'histoire de l'Université sherbrookoise. Il a été l'artisan de l'Institut des matériaux et systèmes intelligents dont la création a été annoncée en 1998.

Cet institut visait à rassembler plusieurs équipes de recherche de huit disciplines différentes, soit plus d'une quarantaine de chercheurs et d'une centaine d'étudiants de génie, de sciences et de médecine. Le projet a nécessité des subventions de 15 millions \$. Grâce à ces équipes, il est maintenant possible de mettre au point des matériaux et des structures capables de réagir différemment selon les situations, les climats ou les divers stimuli qui s'exercent sur eux.

Jean Nicolas est le titulaire de la Chaire d'acoustique du département de génie mécanique. Pour ce diplômé de l'Institut national des sciences appliquées, de Lyon, en France, et de l'Université de Sherbrooke où il a obtenu une maîtrise en génie mécanique, en 1974, on ne compte plus les ouvrages dont il est l'auteur ou le coauteur. En fait, il y en aurait plus de 70.

Il a également en poche de nombreux



Lieu de résidence: Sherbrooke

Principale réalisation: instigateur du projet d'Institut des matériaux et systèmes intelligents

Aujourd'hui: professeur titulaire de la Chaire d'acoustique au département de génie mécanique

prix dont la Médaille des gouverneurs pour la qualité de son enseignement.

Récemment, M. Nicolas a été invité à se joindre aux membres du Conseil de recherche en sciences naturelles et en génie du Canada (CRSNG). Il agit également comme coordonnateur du Fonds de recherche en sciences naturelles et en technologie du Québec. (Gilles Fisette)



Benoît Letendre L'UTA lui doit beaucoup

Une part importante de la croissance et du succès de l'Université du troisième âge (UTA) revient à celui qui en a assumé la direction de 1987 à 1993, Benoît Letendre.

Natif de Sherbrooke et diplômé de la première cohorte à sortir de la Faculté de commerce en 1959, Benoît Letendre s'est retrouvé à l'emploi de son alma mater un peu par hasard. Dans l'attente de se trouver un emploi de comptable agréé, il avait offert gratuitement ses services pour quelques semaines... il n'est reparti que 34 ans plus tard pour prendre sa retraite!

«De 1976 à 1987, j'ai secondé Roger Bernier qui a été le premier directeur de l'UTA. Alors qu'il était le grand penseur, moi je m'occupais de l'aspect administratif et logistique, comme par exemple trouver des endroits où enseigner.»

C'est alors qu'il occupe les postes de directeur par intérim de la Direction générale de l'éducation permanente et directeur de

l'Université du troisième âge que Benoît Letendre a l'idée «d'expatrier l'Université du troisième âge en Montérégie», plus particulièrement à Granby. L'idée d'établir des «antennes» un peu partout sur le territoire québécois rapporte des dividendes: aujourd'hui, le réseau de l'UTA de l'Université de Sherbrooke donne ses services dans 26 autres villes du Québec. Chaque année, c'est quelque 3700 personnes à l'automne et 4700 à l'hiver qui s'inscrivent aux activités de l'UTA de Sherbrooke.

Une part importante de cette croissance revient à cet ex-membre du personnel administratif et professionnel qui, à titre de directeur administratif, de secrétaire puis de directeur général de la Direction générale de l'éducation permanente, a mis à profit ses talents d'organisateur pour mettre sur pied le réseau de l'Université du troisième âge. «J'ai toujours pensé qu'il était beaucoup plus facile d'administrer l'abondance que la disette et j'ai fait ce qu'il fallait en ce sens.» (Laurent Gélé)

Lieu de résidence: Saint-Denis-de-Brompton

Principale réalisation: création du réseau de l'Université du troisième âge

Aujourd'hui: heureux retraité

**1975
Les gens
du 3e âge
à l'université**

Au terme de son mandat à titre de vice-recteur aux affaires académiques, le regretté professeur Roger Bernier devient le premier directeur de la nouvelle direction générale de l'éducation permanente. Il lui revient d'avoir su anticiper les nouveaux besoins de formation que les personnes âgées ne manqueraient pas de faire valoir au cours des années à venir. D'autant plus qu'un grand nombre de personnes arrivaient plus jeunes à l'âge de la retraite. À son initiative, l'Université de Sherbrooke sera la première au Québec à mettre ses ressources à la disposition des personnes âgées et à créer en 1975 une Université du troisième âge. Les débuts seront modestes, mais la croissance sera phénoménale. Au point qu'aujourd'hui, ce sont quelque 3700 personnes à l'automne et 4700 à l'hiver qui s'inscrivent aux activités de l'Université du troisième âge de Sherbrooke, tant à Sherbrooke que dans 26 autres villes du Québec.



Lieu de résidence: Sherbrooke
Principale réalisation: l'un des sept professeurs reçus à la Société royale du Canada
Aujourd'hui: à la retraite

**Micheline Dumont
Un parcours fleuri**

Parmi tous les professeurs qui ont figuré sur la liste de paie de l'Université, sept ont reçu la plus belle fleur. Sept ont été accueillis à la Société royale du Canada. Andrée Désilets, Antoine Sirois, Douglas G. Jones, Pierre Deslongchamps, André D. Bandrauk, Jose Martinez de Bujanda et Micheline Dumont forment ce bouquet d'honneur.

Pour la dernière, historienne et didacticienne de l'histoire, l'entrée dans le jardin de l'Académie canadienne des sciences, des arts et des lettres est moment lumineux, difficile à oublier. «C'est un beau souvenir. Parmi tant d'autres», mentionne celle qui a cultivé sa passion pour l'enseignement pendant 29 ans sur la butte sherbrookoise. Inéluctablement, entre 1970 et 1999, bien des rayons ont plombé sur elle, ont fait pousser son amour des classes. «Je me rappelle notamment que lorsque je suis arrivée à Sherbrooke, après avoir enseigné à l'École normale à Montréal, je vouvoyais mes élèves. L'un d'eux était venu me voir pour me dire que je devais utiliser le "tu" pour me faire respecter.»

Bizarrement, le moment qu'elle retient le plus de sa carrière,

c'est le dernier. Celui de son départ. «J'ai donné mon dernier cours en décembre 1998. J'avais une grande classe. J'avais dit à mes étudiants à quel point ça m'attristait de quitter. Ils m'avaient applaudi. Longuement. C'était très touchant.»

Depuis, la dame native de Verdun, qui a mené sa petite révolution dans les méthodes d'enseignement de l'histoire et également laissé sa marque au chapitre de l'étude des femmes à travers les époques, est loin de chômer. Elle continue son travail de recherche, potasse sur de nouveaux ouvrages. «Et je donne des cours à l'Université du troisième âge. Cet enseignement s'arrime bien avec la poursuite de mes travaux. Je ne pourrais pas arrêter complètement de fouiller le passé.»

«L'Université m'a permis de déployer ma carrière, d'obtenir des subventions, de mener mes projets jusqu'au bout. J'ai aussi pu développer un programme d'études sur les femmes», mentionne la lauréate du Prix pour l'étude du genre de la Société royale en 2002.

Un parcours fleuri... parmi de rares autres. (Laura Martin)

**André Bourbeau
Celui qui détient
le diplôme le plus jauni**

Cette année, un 100 000e finissant recevra son diplôme de l'Université de Sherbrooke. Depuis 50 ans, il y a donc eu 100 000 mortiers lancés à bout de bras, 100 000 toges trop grandes enfilées, 100 000 coeurs heureux de fermer les livres et au moins 100 000 pages de notes de cours brûlées vives...

Les années et les sessions passent, mais que sont devenus les plus anciens diplômés?

André Bourbeau a fait partie des premiers à faire laminer son certificat blanc. Il était de la toute première collation des grades, le 30 juin 1955. Comme 47 autres étudiants, il a reçu son baccalauréat ès arts. Un bout de papier qui l'a mené loin...

Originaire de Verdun, il a ensuite décroché son diplôme de droit à l'Université McGill, avant de pratiquer le notariat à compter de 1960. Il a aussi touché à l'immobilier, faisant construire la Place Desjardins et fondant l'Office municipal d'habitation de Saint-Lambert, avant de faire le saut en politique, dans les culottes du maire de Saint-Lambert. Élu député du Parti libéral du Québec dans la circonscription de Laporte en 1981, on lui confie, lors de son deuxième mandat, le portefeuille des Affaires municipales. Dès lors, il a commencé sa tournée des ministères influents, prenant successivement la tête de celui de la Main-d'oeuvre



Lieu de résidence: Dunham
Principale réalisation: membre de la première cohorte de diplômés de l'Université de Sherbrooke
Aujourd'hui: président du conseil d'administration d'Hydro-Québec

et de la Sécurité du revenu, puis celui des Finances.

Il a mis un terme à sa carrière à l'Assemblée nationale en 2003, avant de prendre en main le courant d'Hydro-Québec.

Qui sait où se rendra le 100 000e finissant? (Laura Martin)

**Jacques Labrecque
Gaulois de l'art**

Comme Obélix dans la potion, Jacques Labrecque est tombé tôt dans la marmite de la culture. Le Gaulois de l'art en région a plongé dedans quand il était jeune étudiant à l'Université de Sherbrooke, à la fin des années 60.

En plus d'avoir été l'un des manifestants lors de «l'affaire Bécaud», où l'on a massivement conspué l'élitisme du milieu culturel d'alors, il a été chroniqueur dans la gazette étudiante... «juste pour avoir des billets de spectacles gratuits.»

De fil en aiguille, celui qui se gavait de bobines est devenu l'organisateur d'un festival de cinéma amateur, puis le responsable d'un programme de cinéma d'art et d'essai appelé Kinéart. Ce dernier projet a connu un tel triomphe qu'en juin 1983 on proposait à l'homme de 33 ans la direction intérimaire du Centre culturel, qui, lui, battait de l'aile. «La compétition avec le Théâtre Granada était féroce. Tous les spectacles les plus rentables étaient présentés dans la salle du centre-ville. Le centre culturel était, par conséquent, déficitaire. On me demandait de comprimer les dépenses et de réduire le personnel.»

«Moi, j'ai rassemblé les forces, usé de ruses et réussi à relancer une programmation dès l'automne suivant. Rapidement, la situation financière s'est replacée», se souvient celui qui est maintenant à la barre de l'une des salles les plus réputées dans la province.

Sous sa gouverne, l'auditorium a subi deux cures de rajeunissement, l'une en 1985, l'autre, majeure, au milieu des années 90, et a récolté quatre trophées



Lieu de résidence: Sherbrooke
Principale réalisation: le plus ancien directeur de service encore en fonction
Aujourd'hui: directeur du Centre culturel de l'Université de Sherbrooke

Félix, à titre de diffuseur et de salle de spectacles de l'année. L'enceinte de 1700 places a pu accueillir nombre de mégaproductions, qui, autrement, sont réservées aux grandes métropoles. «Quand on a accueilli la pièce *Les Aiguilles et l'Opium*, son créateur Robert Lepage pensait qu'il était piégé aux *Insolences d'une caméra!*»

«Je suis très fier d'avoir fait partie de cette réussite. C'est un orgueil que les gens de Sherbrooke peuvent avoir.»

Irréductible, comme diraient les autres... (Laura Martin)



**Le Syndicat
des employées et employés de soutien
de l'Université de Sherbrooke**



section locale 7498

30 ans

*Le soutien toujours
bien présent!*

*Tous les membres du SEESUS
se joignent aux autres groupes
de la communauté universitaire
pour souligner les 50 ans
de l'Université de Sherbrooke*

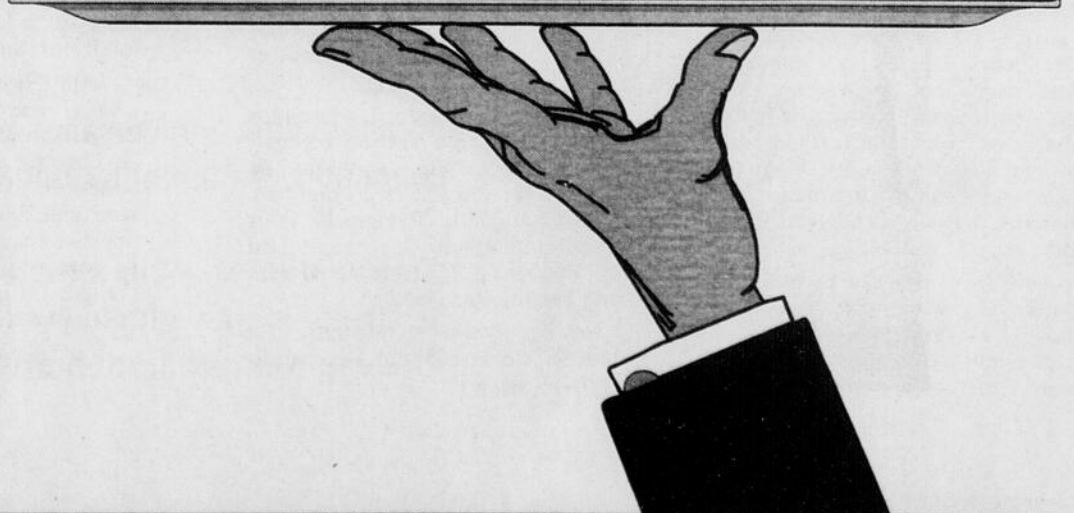
**GROUPE
BUREAU**



**GROUPE MÉTIERS
& SERVICES**



**GROUPE
TECHNIQUE**



Les employées et employés de soutien sont fiers de contribuer et de participer, par la qualité de leur travail, à la renommée et à l'essor de l'Université de Sherbrooke.

**LE PERSONNEL DE SOUTIEN,
UN ACTIF POUR NOTRE RÉGION**

L'Université de Sherbrooke, 50 ans d'excellence!



C'est avec plaisir que j'adresse mes sincères félicitations à l'Université de Sherbrooke pour son cinquantième anniversaire. Depuis sa fondation, en 1954, l'Université de Sherbrooke ne cesse d'innover, contribuant ainsi à son rayonnement au sein de la communauté universitaire canadienne. Voilà un événement à souligner avec fierté. Cet anniversaire est une belle occasion de renforcer le sentiment d'appartenance de la population de Sherbrooke, ville étudiante, à l'égard de son université, et je suis très heureux de m'associer aux festivités entourant ces célébrations.

Jean Charest, député de Sherbrooke et premier ministre
Licencié en droit de l'Université de Sherbrooke (1980)



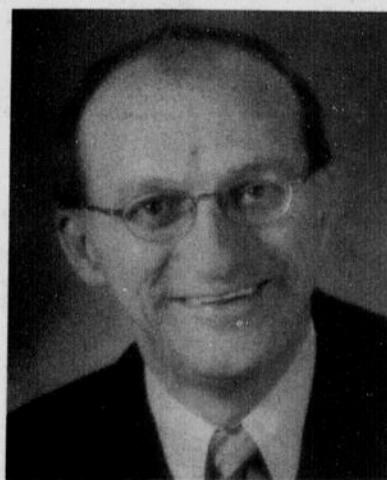
Mes années passées à étudier à l'Université de Sherbrooke m'ont permis de côtoyer des professeurs de talent, motivés et passionnés par l'enseignement. C'est ce qui m'a profondément donné le goût d'y enseigner, quelques années plus tard, en tant que chargée de cours en droit notarial. Grâce à son excellence, l'Université de Sherbrooke fait certes partie des grandes universités du Québec. Bon cinquantième anniversaire!

Monique Gagnon-Tremblay, vice-première ministre
Licenciée en droit (1972)
Diplômée en droit notarial (1973)



J'ai passé, à l'Université de Sherbrooke, plus de 20 ans, que ce soit comme professeur, directeur de programme, vice-recteur, pour finalement occuper le poste de recteur, de 1993 à 2001. Je suis très fier d'avoir œuvré au sein d'une université dynamique, offrant une formation de qualité où l'étudiante et l'étudiant sont au cœur des préoccupations de toute la communauté universitaire. À tout le corps professoral, à mes anciens collègues ainsi qu'aux étudiantes et étudiants, je souhaite un bon cinquantième anniversaire.


Pierre Reid, ministre de l'Éducation
Recteur de l'Université de Sherbrooke, de 1993 à 2001



Je ne garde que de bons souvenirs de mes années passées à l'Université de Sherbrooke. Cette université, c'était comme une grande famille, chaleureuse et disponible. J'y ai fait la rencontre de gens exceptionnels, professeurs comme étudiants, qui ont marqué mon parcours. À tous les employés de l'Université de Sherbrooke, je souhaite un bon cinquantième anniversaire! C'est grâce à vous si l'Université jouit, 50 ans après sa fondation, d'une réputation aussi remarquable.

Yvon Vallières, whip en chef du gouvernement
Bachelier en pédagogie (1970)
Titulaire d'un certificat en psychologie des relations humaines (1981)


BRILLER
PARMI LES MEILLEURS

Québec 



Mazda 3



Mazda 3 Sport



Mazda 6



Mazda MPV



Kia Spectra



Kia Rio Sport



Kia Sorento 4x4



Chevrolet Optra



Chevrolet Epica



Chevrolet Equinox



Chevrolet Venture



Chevrolet Aveo 5 Sport



Chevrolet Cavalier



Chevrolet Cavalier berline



Chevrolet Malibu



SAAB 9.3 Décapotable



Nissan Titan



Nissan Sentra



Nissan Altima



Nissan Quest



Nissan Maxima



Nissan Armada



Infiniti G35



Infiniti G35 Coupé Sport



Infiniti FX-35



Nissan Murano



Acura MDX



Saturn Ion berline



Saturn Vue 4X4



Saturn Série L grande berline



Chevrolet Optra 5



Oldsmobile Aléro



Mitsubishi Lancer Sport back



Mitsubishi Galant



Mitsubishi Endeavor



Mitsubishi Outlander



Mitsubishi Eclipse Spyder



Acura EL 1.7 berline sport



Acura RSX coupé sport



Acura TSX



Acura TL



Mitsubishi Lancer

50

RAISONS DE CÉLÉBRER!

Jusqu'à
1 000\$ DE RABAIS
aux nouveaux diplômés de l'Université de Sherbrooke

La famille Beaucage célèbre avec vous le 50^e anniversaire de l'Université de Sherbrooke



823-4343



MAZDA
DE SHERBROOKE

564-8664



PRECISION ACURA
SHERBROOKE

564-8909



SHERBROOKE MITSUBISHI

346-8222



SATURN
SHERBROOKE

823-1400



SAAB
Sherbrooke

823-1400

NISSAN
Sherbrooke

823-8008



SHERBROOKE INFINITI

823-8008



KIA
SHERBROOKE

563-3737

L'UNIVERSITÉ DE SHERBROOKE

À TRAVERS LE TEMPS



À TRAVERS LES GENS

50 ans d'histoire en 50 portraits



Estrie Auto Centre félicite
l'Université de Sherbrooke pour ses 50 ans.
Votre dynamisme, votre engagement et
votre rayonnement sont un exemple
pour nous tous.

www.estrievolvo.com

VOLVO
pour la vie

La mission d'une équipe renommée pour
sa culture d'excellence.

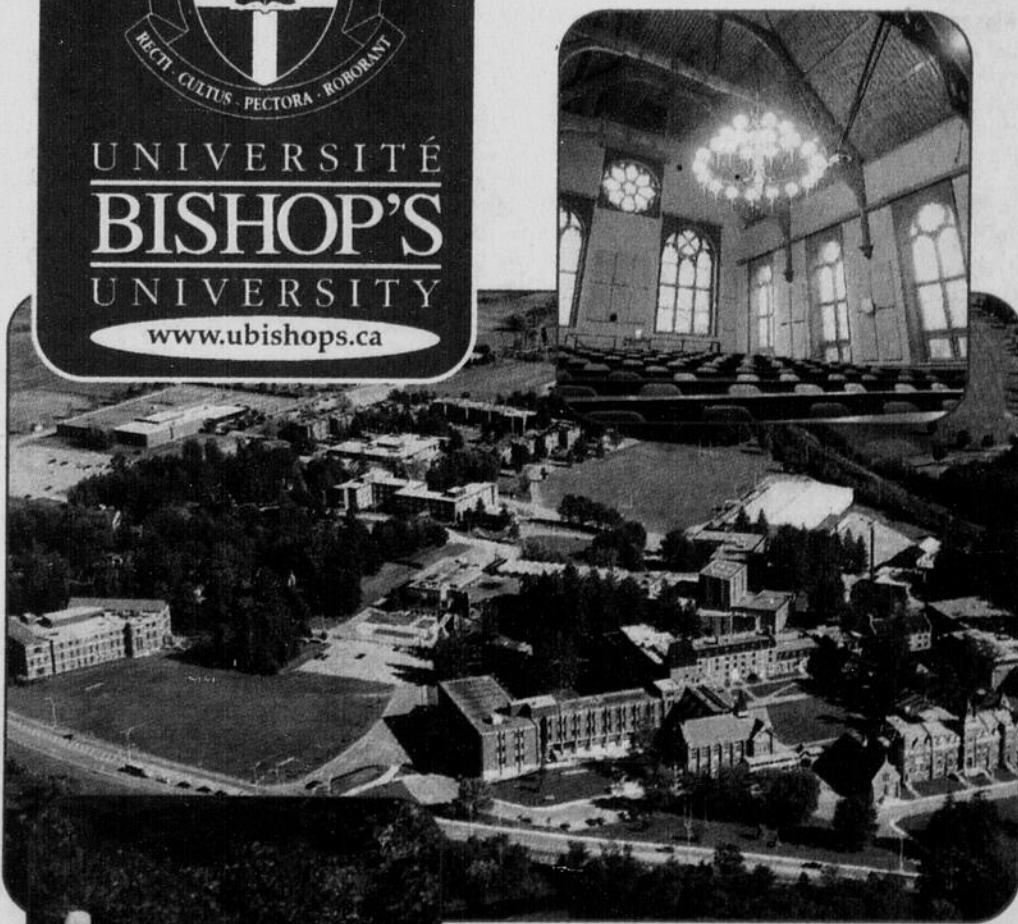


ESTRIE AUTO CENTRE

4367, boul. Bourque, Rock Forest (Québec) J1N 1S4
819.564.1600 • 1.800.567.4259



UNIVERSITÉ
BISHOP'S
UNIVERSITY
www.ubishops.ca



*L'Université Bishop's
est heureuse de rendre
hommage à
l'Université de
Sherbrooke*

pour sa précieuse contribution au développement
de la société québécoise.

Nous lui souhaitons un autre

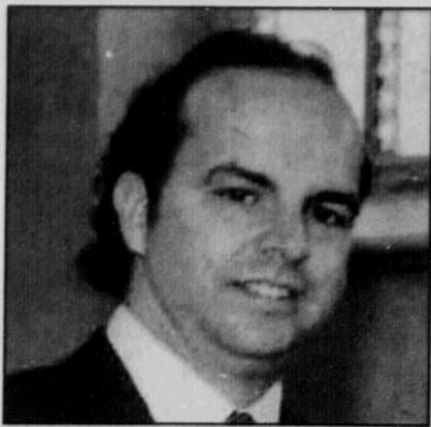
50 ans *d'audace.*

1984 Une fondation «pour» et «par» les étudiants

Un groupe d'étudiants débrouillards, préoccupés du bien-être et de la réussite de leurs confrères et consœurs, ont créé la Fondation FORCE. FORCE signifie «Financement organisé pour et par la communauté étudiante». Cet organisme sans but lucratif a pour mission de venir en aide aux étudiants aux prises avec des difficultés financières, afin de leur permettre de poursuivre leurs études et d'atteindre leurs objectifs de formation. Depuis sa création, il y a 20 ans cette année, la Fondation FORCE a aidé financièrement plus de 8000 étudiants de l'UdeS. Encore aujourd'hui, cette réalisation étudiante audacieuse n'a pas son pareil au sein du réseau universitaire québécois.

1987 Une révolution dans la formation des médecins

La faculté de médecine a entrepris un important virage pédagogique visant à développer l'autonomie et le souci humaniste des futurs médecins grâce à la méthode pédagogique de l'apprentissage par problèmes, une première au Québec. Encadrés d'un tuteur, qui exerce une relation d'aide plutôt qu'une relation d'autorité, les étudiantes et les étudiants en médecine sont réunis en petits groupes et deviennent tour à tour les élèves des autres pour ce qu'ils ignorent et leur professeur pour ce qu'ils savent. Cette formule pédagogique a fait ses preuves à Sherbrooke et suscite maintenant beaucoup d'intérêt à travers le monde, l'Université de Sherbrooke servant maintenant de référence à l'échelle internationale en matière de pédagogie médicale. La faculté de médecine de l'UdeS est d'ailleurs reconnue comme Centre collaborateur de l'Organisation mondiale de la santé, une première canadienne et une première mondiale dans la francophonie.



Pierre Larrivée Premier capitaine du REMDUS

En avril 1986, un référendum a lieu sur le campus. La question est claire. Les étudiants des cycles supérieurs passent dans l'isolement pour décider s'ils veulent ou non se doter d'une instance de représentation distincte. Depuis toujours, les futurs maîtres et docteurs font partie de la même association que les prochains bacheliers. Pourtant, leurs besoins sont bien différents.

Les résultats du scrutin sont sans équivoque : 84 % des gens veulent leur propre cellule. En juillet 1987, le Regroupement des étudiantes et étudiants en maîtrise et doctorat de l'Université de Sherbrooke (REMDUS) naît.

Or, rapidement, pour assurer son financement et sa survie mêmes, l'organisation est forcée de s'affilier à la Fédération étudiante de l'Université de Sherbrooke (FEUS), dont elle vient pourtant de se détacher. Les heureux ne sont pas nombreux...

Pierre Larrivée, qui poursuit une maîtrise en droit de la santé, entre alors en jeu. Élu président du tout jeune regroupement en 1989, il entreprend de piloter les démarches en vue de réaliser sa pleine autonomie corporative et d'obtenir son accréditation. «C'était une

autonomie, pas une indépendance, rigole-t-il, jouant avec les mots qui ont tant échaudé les Québécois. Nos préoccupations étaient fondamentalement différentes de celles des étudiants de premier cycle, qu'on pense aux questions d'employabilité notamment. Lors de chaque réunion de la FEUS, l'ordre du jour était dressé sans souci pour nous. Nous n'étions jamais à l'avant-plan. Et c'était normal: les étudiants au baccalauréat étaient majoritaires. Nous avons donc décidé d'agir.»

En septembre 1990, le REMDUS s'envole, de ses propres ailes. «C'était plus un démembrement, constate l'avocat, qui s'aventure sur une autre guerre des mots, cette fois avec les défusionnistes. Pendant la première année, nous avons notamment pu réaliser de grands projets, comme celui du service de reproduction des thèses et des maîtrises, un service qui fonctionne toujours aujourd'hui.»

Depuis deux ans, Pierre Larrivée est associé au cabinet Pothier et Delisle, dans la région de la capitale nationale. Dans un autre endroit où le parfum de la défusion, oups, du démembrement plane... (Laura Martin)

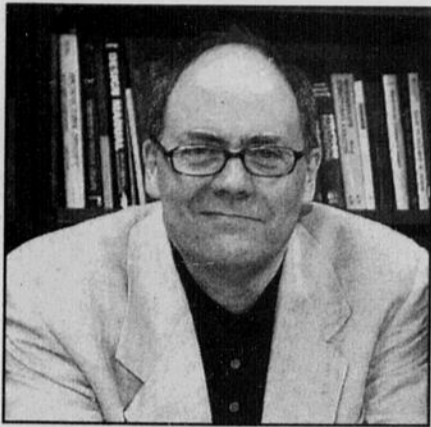
Kenneth Johns Deux langues, un bac

Depuis l'automne 2003, il est maintenant possible d'obtenir un baccalauréat en génie civil ou en génie chimique de l'Université de Sherbrooke et un baccalauréat en Liberal Arts de l'Université Bishop's. Ce programme de quatre ans, conduisant à un double diplôme, soit le baccalauréat en ingénierie d'une université francophone et le baccalauréat en arts d'une université anglophone, le milieu le doit en partie au professeur Kenneth Johns de la faculté de génie.

Le but de cette audacieuse innovation technologique unique au Canada: former des ingénieurs bilingues de haut niveau, ayant une culture générale approfondie, capables d'occuper des fonctions de décideur exigeant plus qu'une formation technique pour agir.

«Dans les facultés de génie, on enseigne très peu les sciences sociales (...) a déjà expliqué dans nos pages Kenneth Johns, soulignant du même coup que plusieurs d'entre eux retournent sur les bancs d'école un peu plus tard au cours de leur carrière, en quête d'un meilleur bagage de connaissances.

Comme il l'a mentionné dans nos pages en juin dernier, la mise en place de ce double baccalauréat a plus d'un objectif: «Permettre aux futurs ingénieurs d'approfondir leurs connaissances générales, certes, mais aussi faire des deux universités, par l'entremise de ce programme double, un véritable pôle d'attraction.» Pour lui, le fait de permettre aux étu-



Lieu de résidence: Sherbrooke
Principale réalisation: création du double diplôme de baccalauréat en génie et en Liberal Arts
Aujourd'hui: professeur

dants d'étudier dans deux langues sur deux campus situés dans la même ville est sûrement unique au monde.

Kenneth Johns a aussi occupé le poste de doyen de la faculté de génie de 1981 à 1985. Il a également été vice-recteur à l'administration de 1991 à 1993. Ses activités professionnelles de professeur-chercheur l'ont amené à participer à la fondation d'une faculté de génie en Afrique centrale, à rechercher la meilleure solution pour le toit du Stade olympique ou encore à collaborer aux travaux de la Commission d'enquête sur la crise du verglas de 1998. (Laurent Gélé)

Denis Carrier Il pave la voie au Collectif

«Toute bonne université a sa gazette. C'est un incontournable. Comme les frites à la cafétéria et les systèmes de climatisation déficients.

Dès la fondation de l'Université de Sherbrooke, les étudiants ont donc voulu se doter d'un organe de communication. En 1955, le premier numéro du *Journal des étudiants de l'Université de Sherbrooke*, qui ne péchait pas par excès d'originalité dans son titre, paraissait. En 1957, à la suite de quelques autres tentatives, qui ont toutes avorté après une ou deux parutions, *Le Campus estrien*, premier canard permanent et régulier, était imprimé.

«Nous étions jeunes et fous! Nous voulions absolument nous mettre sur la carte, nous faire reconnaître. Nous avions également la volonté de rassembler les gens des diverses facultés, alors dispersés aux quatre vents.»

Denis Carrier, qui avait été journaliste à *La Tribune* à la fin de son secondaire, a été le premier directeur de ce journal, l'ancêtre du *Collectif* aujourd'hui distribué sur le campus. Avec une dizaine de camarades, l'étudiant à la maîtrise en commerce a bâti ce média comme une entreprise. «Nous étions broche à foin au début, mais ça nous a formés. De sept pages, nous sommes vite passés à 10 pages. Et c'était populaire. Enfin, je ne sais si elles étaient lues au complet, mais les copies s'envolaient comme des petits pains chauds.»

Dans ce premier journal «sérieux», on traitait de sport et de vie universitaire, bien sûr. On trouvait aussi des chroni-



Lieu de résidence: Hull
Principale réalisation: premier directeur du journal étudiant *Le Campus estrien*
Aujourd'hui: à la retraite

ques plus «dangereuses». «Nous avions notamment varloqué le premier ministre Maurice Duplessis lors de son passage à Sherbrooke. Je peux vous dire que, dans le bureau de monseigneur le recteur, nous avons passé un bien mauvais quart d'heure! Les journaux étudiants sont toujours très critiques.»

Le natif de Windsor a passé le plus clair de sa carrière à l'Université d'Otawa, où il enseignait encore l'an passé. Il n'a jamais remis la main sur un exemplaire du journal de son alma mater. «Mais je suis sûr que ça brasse autant!» (Laura Martin)

Claude Déry et Suzanne Philips-Nootens Marier la science et le droit

L'expansion phénoménale des biotechnologies soulève de nouvelles problématiques dans les domaines du droit et de l'éthique. Pour mieux cerner les problématiques juridiques et éthiques soulevées par l'essor des biotechnologies, les facultés de droit et des sciences ont uni leurs efforts pour offrir, depuis l'automne 2002, un baccalauréat en droit et biotechnologie donnant une formation intégrée en droit et en sciences.

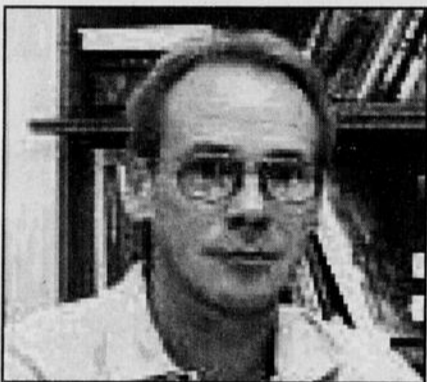
Ce programme novateur, unique au Canada, combine une formation approfondie en biologie moléculaire et en biotechnologie moderne avec une formation complète en droit donnant accès au Barreau et à la Chambre des notaires.

Au nombre des artisans de cette audacieuse innovation pédagogique majeure, on retrouve deux professeurs: Claude Déry, microbiologiste et directeur du département de biologie de la faculté des sciences, et Suzanne Philips-Nootens, à la fois médecin et juriste,

et vice-doyenne de la faculté de droit. Le premier s'intéresse à toutes les questions de l'heure dans le domaine des biotechnologies, la seconde se préoccupe des problèmes qui associent le droit, l'éthique et la médecine moderne.

Tous deux se passionnent pour la formation de professionnels multidisciplinaires qui, aux confins des sciences de la vie et du droit, sauront traiter avec compétence et discernement des problèmes juridiques et éthiques que posent des questions comme les manipulations génétiques, l'utilisation de l'ADN comme preuve, les produits pharmaceutiques, les brevets et la protection de l'environnement.

«L'idée nous est venue après avoir constaté que certains de nos finissants au baccalauréat en sciences allaient par la suite étudier au baccalauréat en droit. Ils aimaient les sciences, mais pas assez pour y faire carrière», explique Claude Déry. Ce dernier reconnaît



Claude Déry
Lieu de résidence: Sherbrooke
Principale réalisation: création du baccalauréat en droit et biotechnologie
Aujourd'hui: professeurs

que la création de ce baccalauréat composé de deux domaines de connaissances que «tout oppose» a suscité au départ un «choc de vision». «Il a fallu s'adapter les uns aux autres et développer une façon différente de voir les choses.»



Suzanne Philips-Nootens
Pour le professeur Déry, les juristes formés au moyen de ce baccalauréat pour le moins original possèdent une valeur ajoutée qui les rend plus intéressants sur le marché du travail. (Laurent Gélé)

Yves St-Arnaud La psycho dans la peau

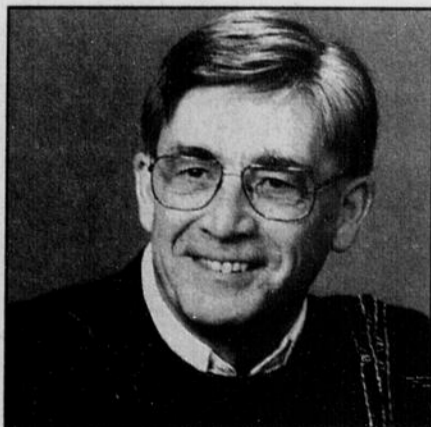
Arrivé à l'Université en 1971 sur une base contractuelle - il avait été «prêté» pendant trois ans par le Centre interdisciplinaire de Montréal -, Yves St-Arnaud s'est immédiatement mis au travail. Son mandat: mettre sur pied le département de psychologie de la faculté des lettres et sciences humaines.

«Lors de mon arrivée ici comme directeur du département de psychologie, tout était à faire. Nous avions les coudees franches pour bâtir les nouveaux programmes de baccalauréat et de maîtrise, embaucher les professeurs, etc.

«C'était un défi très stimulant. C'était l'époque de la créativité et j'en conserve des souvenirs merveilleux. Les étudiants n'étaient pas nombreux et ils étaient dans le coup. À ce moment, on se disait *small is beautiful*.»

Si, encore aujourd'hui, le département de psychologie de la faculté des lettres et sciences humaines jouit d'une solide réputation dans tous les milieux, universitaires comme professionnels, pour sa conception de l'intervention psychologique, selon l'approche de la psychologie des relations humaines, et son approche de la formation professionnelle, par l'apprentissage par et dans l'action, c'est en grande partie grâce à lui.

Yves St-Arnaud a été pendant trente ans à l'avant-garde des développements de ces conceptions de l'intervention et de la formation, dont il a été souvent l'initiateur et dont il a largement assuré la diffusion. Au plan pédagogique, on lui reconnaît la création de nombreux cours dans plusieurs programmes différents,



Lieu de résidence: Sainte-Catherine-de-Hatley
Principale réalisation: création du département de psychologie de la faculté des lettres et sc. humaines
Aujourd'hui: à la retraite

la production d'une grande quantité de matériel pédagogique et la participation à de nombreux projets de formation et d'innovation pédagogique.

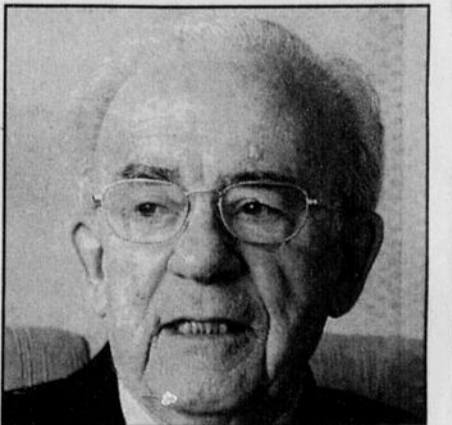
Sa renommée comme pédagogue, concepteur et gestionnaire de programmes a fait en sorte qu'il est souvent intervenu à titre d'expert pour l'évaluation et le développement de programmes dans la plupart des universités québécoises, y compris celle de Sherbrooke. Ses travaux de recherche ont connu une large diffusion. Ils ont eu des retombées significatives au Québec, en Europe et aux États-Unis et contribué ainsi au rayonnement de l'Université. (Laurent Gélé)

Jean-Jacques Saint-Pierre Un père humble et fier

D'entrée de jeu, après les bonjours et les «Comment ça va?», il se braque. D'emblée, il dit ne pas être digne de ces quelques paragraphes. Il dit que sa contribution a été trop modeste dans la création du Centre culturel de l'Université de Sherbrooke pour qu'elle coure sur des lignes à grand tirage. «Et ce n'est pas une modestie excessive!»

On lui rappelle qu'il a tout de même été un pion important dans un jeu crucial, il insiste. Même si, en tant que secrétaire général, il a piloté un groupe de travail à ce sujet, le Centre culturel n'est pas né, en 1969, grâce à lui, mais à un trio d'artisans qui a su le tarabuster assez. «Les vrais responsables, ce sont Claude Lafleur, André Lachance et Joachim Bachand. Avec trois policiers comme ça, je ne pouvais qu'obtempérer, rigole-t-il. Ces trois hommes étaient si déterminés, si convaincus par leur projet, qu'ils m'ont eu! Ils venaient souvent à mon bureau. Ils ne manquaient pas une occasion de faire avancer le dossier. Ils en avaient fait une bataille personnelle.»

C'est eux qui ont eu l'idée de départ, l'idée de regrouper toutes les activités artistiques du campus sous une seule dénomination. C'est toutefois lui qui a su l'exploiter. «L'Université était consciente qu'elle devait prendre sa place dans le paysage culturel. Mais elle attendait d'en avoir les moyens. Après quelques manifestations étudiantes, où la communauté contestait son exclusion de la «Grande Salle», comme on appelait autrefois la salle Maurice O'Bready, nous avons dû agir.»



Lieu de résidence: Sherbrooke
Principale réalisation: secrétaire général ayant piloté la création du Centre culturel de l'Université de Sherbrooke
Aujourd'hui: à la retraite

Derrière son honnêteté, Jean-Jacques Saint-Pierre, qui a en outre été vice-recteur à l'administration pendant six ans et professeur émérite à la faculté d'administration, ne peut toutefois dissimuler sa fierté, aujourd'hui, en voyant la réputation qu'a acquise son enfant adoptif. «Le Centre culturel me rend orgueilleux, c'est sûr. C'est une initiative qui a fait des petits.»

Un papa humble, certes, mais satisfait. (Laura Martin)

Pierre-Claude Aïtcin Une carrière en béton

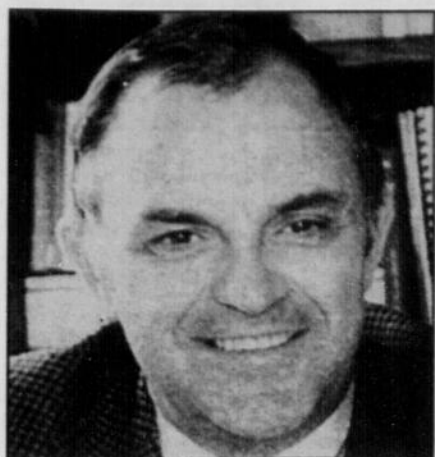
Depuis une vingtaine d'années, le nom de Pierre-Claude Aïtcin est reconnu non seulement dans le milieu scientifique, mais même auprès du grand public tant est grande la renommée de ce spécialiste des bétons haute performance.

En 2002, il a reçu le prix le plus prestigieux qui peut être remis à un scientifique au Québec, le prix Lionel-Boulet, l'un des Grands Prix du Québec. Et pour cela, il figure parmi les «audacieux» à qui l'Université de Sherbrooke rend hommage.

Mais, en fait, les prix, Pierre-Claude Aïtcin les a collectionnés tout au long de sa prestigieuse carrière. Il en compte au moins une vingtaine dont le prix Joseph-Armand Bombardier de l'Association canadienne pour l'avancement des sciences (ACFAS) et le Prix de l'American Concrete Institute/Centre canadien de la technologie des minéraux et de l'énergie pour sa contribution dans le domaine des superplastifiants. Il est d'ailleurs Fellow de l'American Concrete Institute.

«On ne s'habitue jamais à recevoir des prix. Chaque fois, le plaisir est grand. C'est un encouragement à poursuivre ses efforts», mentionne-t-il.

Pierre-Claude Aïtcin a grandi au pays basque, en France. Il détient un doctorat en minéralogie de l'Université de Toulouse (1965). Il s'est alors penché sur ce qui est devenu la passion de sa vie: le béton. Il est devenu professeur titulaire du département de génie civil de l'Université de Sherbrooke, en 1976, où il a mis sur pied la première véritable équipe de recherche structurée de la faculté de génie avant de se voir confier la première chaire industrielle de la faculté.



Lieu de résidence: Sherbrooke
Principale réalisation: récipiendaire du prix scientifique Lionel-Boulet 2002
Aujourd'hui: professeur émérite de génie civil

S'il a participé à des projets aussi audacieux que Hibernia ou le Pont de la Confédération qui unit l'Île-du-Prince-Édouard au continent, il a signé un ouvrage étonnant à Sherbrooke, soit la passerelle cyclo-pédestre du centre-ville de Sherbrooke où le béton ne dépasse pas 3 centimètres d'épaisseur pour plus de 60 mètres de long. Cette passerelle a d'ailleurs inspiré d'autres villes. Déjà, Séoul a la sienne, à l'image de celle de Sherbrooke et, rapporte M. Aïtcin, une soixantaine de villes dans le monde envisagent d'importer chez elles ce savoir-faire sherbrookoïse. (Gilles Fiset)

Lucie Lessard Ouvrir doucement les portes de la féminisation

Quand pensez-vous qu'une représentante du beau sexe a, pour la première fois, pris la tête d'un service à l'Université de Sherbrooke? Dans les années 60? 70? Cessez de chercher plus loin. C'était en 1987. Il y a 17 ans. Un précédent encore frais.

«Contrairement à ce qu'on peut penser, le milieu universitaire en est un très conservateur, où il est difficile de changer des choses.» C'est Lucie Lessard qui parle. Celle grâce à qui, justement, les choses ont changé. Celle qui a ouvert la porte à la féminisation des postes de direction. Elle a été en charge du service des ressources humaines pendant 11 ans.

«Lorsque le poste a été affiché, je n'ai même pas pensé une seule seconde pouvoir le décrocher. Mon patron m'a tellement encouragée que je n'ai eu d'autres choix que d'essayer, avec les résultats qu'on connaît. C'était le temps que cette page soit tournée», allègue la Beauceronne, qui a fait son entrée à l'Université en 1967, en tant que secrétaire de direction.

Même si les employés n'étaient guère habitués de se retrouver sous une femme dans la structure hiérarchique, aucun commentaire déplacé ou geste discriminatoire n'a terni le mandat de la pionnière. «J'aurai toujours une profonde reconnaissance à l'égard de mon ancien employeur. Je me considère comme privilégiée d'avoir pu accomplir ce que j'ai accompli. On m'a permis, comme à



Lieu de résidence: Canton de Hatley
Principale réalisation: première femme directrice de service
Aujourd'hui: à la retraite

plusieurs autres, de m'épanouir.»

Malgré la pression... Parce qu'on s'attend de celle qui fait tomber les barrières qu'elle continue à toute allure. «Je sentais qu'il ne fallait pas que je commette d'erreur, qu'il fallait que je fasse mes preuves. J'étais enchantée de le faire. Je n'ai jamais brandi de drapeau ni descendu dans la rue pour défendre l'égalité des sexes. Pour moi, c'était donc mon moyen de faire avancer la cause.» (Laura Martin)

Une tradition d'innovation et d'audace

Des innovations, pédagogiques similaires ont également été apportées, au cours des années 90, notamment dans les programmes de génie, à l'aide de l'apprentissage par compétences et de l'apprentissage par projet. Pour sa part, la faculté de droit poursuit une diversification majeure de ses programmes de formation, notamment dans les domaines de la prévention et du règlement des différends, du droit transnational et de programmes multidisciplinaires intégrant les sciences de l'administration (programme LL.B.-M.B.A.) et les biotechnologies (baccalauréat en droit et biotechnologies). Ces quelques exemples illustrent la voie de l'audace et de l'innovation que l'UdeS poursuit depuis sa fondation. L'Université veut maintenir l'équilibre entre ses missions d'enseignement et de recherche. Elle y parvient en contribuant à l'évolution de la société québécoise par la qualité et le caractère novateur de ses programmes de formation, le haut niveau de ses travaux de recherche, l'exercice de sa fonction critique et sa participation au développement socio-économique de sa communauté.



Denis Proulx Le génie mécanique révolutionné

Depuis bientôt quinze ans, les programmes en génie mécanique sont devenus de véritables creusets de l'innovation pédagogique. À la tête de cette révolution pédagogique se trouve Denis Proulx, professeur à la faculté de génie depuis 1969. Détenteur d'un doctorat de l'Université de Grenoble depuis 1973, Denis Proulx a aussi occupé diverses fonctions administratives à la faculté de génie. Avec un groupe d'autres professeurs, il est à l'origine de nombreuses innovations pédagogiques.

En 1992, mise en route et évaluation d'une expérience-pilote en ingénierie simultanée, une première en Amérique du Nord, qui visait à intégrer et synchroniser les différentes phases du développement d'un produit, de la conception au service après-vente. En 1997, nouvelle révolution de l'enseignement du génie mécanique par une approche pédagogique intégrant le savoir, le savoir-faire et le savoir-être.

«La réforme intégrale que nous avons structurée de 1992 à 1996 et appliquée de 1997 à 2001 était à ce moment unique au monde.

Jamais personne n'avait fait la même chose avec un programme d'ingénierie. Nous avons tout mis à la poubelle pour recommencer à zéro.»

Pour celui qui a eu l'idée de cette refonte au début des années 1990, alors qu'il a pris conscience que «les méthodes d'enseignement n'évoluaient pas assez vite», le principal défi a consisté à faire en sorte «que tous les professeurs rament dans la même direction».

Heureux du résultat? «Il est clair que la réforme a frappé en plein dans le mille. Le nouveau programme répond à nos attentes. On peut dire qu'aujourd'hui, nous avons atteint notre vitesse de croisière.»

Comme si cette refonte du baccalauréat ne suffisait pas, ces dernières années ont vu apparaître l'application d'une démarche pédagogique axée sur l'apprentissage par compétences et l'apprentissage par projets, avec même la possibilité de biddiplomation internationale avec l'École d'ingénieurs EPF de France. (Laurent Gélé)

Lieu de résidence: Lennoxville
Principale réalisation: réforme complète des programmes de génie mécanique
Aujourd'hui: toujours professeur à l'Université de Sherbrooke

SCCCUS

Syndicat des chargées et chargés de cours de
l'Université de Sherbrooke

Le SCCCUS
se joint à la communauté
universitaire pour célébrer le
50e anniversaire
de l'Université de Sherbrooke.

Les chargées et chargés de cours,
en particulier par leur contribution
à la qualité de l'acte pédagogique,
occupent une place essentielle dans
l'accomplissement de la mission
de l'Université.

Parce que l'Université,
c'est d'abord les étudiantes
et les étudiants.

Créer l'image.

S² design graphique
imagerie corporative-publicité-communication visuelle

[au-delà des tendances]

T. : 819.347.1999 www.praxisstrategie.com

1971
Une politique de brevets audacieuse

Le Conseil d'administration de l'UdeS adopte une politique relative aux brevets découlant d'inventions du personnel universitaire. L'originalité de cette politique toujours en vigueur réside dans l'équilibre entre les droits de l'inventeur et ceux de l'institution. L'adoption et la mise en oeuvre de cette politique ont permis à l'Université de s'engager activement dans des activités de valorisation et de transfert technologique des résultats de recherche. Le portefeuille de brevets de l'Université a maintenant franchi le cap des 260 dossiers, dont 111 sont des inventions actives. De plus, l'Université demeure la première au Canada pour les revenus de redevances perçues, qui s'élevaient à près de 10 millions de dollars en 2003.

Marcel Guy
Barbouilleur d'ardoises

À 12 ans, Marcel Guy a trouvé ce qu'il ferait quand il serait grand. Il serait enseignant.

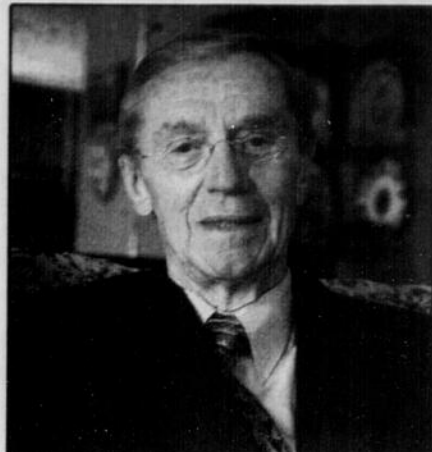
«Petit, dans la campagne d'East Clifton, je fréquentais une école de rang. Une école où les élèves de tous les niveaux étaient réunis dans une même classe. Pour faciliter la tâche au professeur, les plus vieux aidaient les plus jeunes. C'est en accompagnant des camarades que j'ai découvert ce que je ferais plus tard.»

Ce constat fait, il n'y aurait rien pour lui barrer la route. Les ardoises, il allait les barbouiller!

En 1954, après des études en droit à l'Université Laval, il va cogner à la porte de l'Université de Sherbrooke, qui vient tout juste de se constituer. «J'ai rencontré le doyen, qui m'a dit qu'aucune embauche n'était encore faite. À l'époque, les professeurs à la faculté de droit étaient tous des avocats, des juges ou des notaires qui enseignaient bénévolement. Évidemment, j'ai donné mon nom.»

Bien beau faire ce qu'on aime, mais encore faut-il gagner son pain... Marcel Guy démarre donc son bureau de notariat. Un bureau qui roule rondement. Jusqu'en 1961. Jusqu'au jour où le téléphone sonne. Le doyen est au bout du fil. «Il me proposait un poste de professeur de carrière et, en plus, le poste de secrétaire intérimaire. J'ai pris deux semaines pour y penser et j'ai accepté de quitter ma société pour enseigner.»

Le 1er juillet 1961, Marcel Guy de-



Lieu de résidence: Sherbrooke
Principale réalisation: l'un des deux premiers professeurs de carrière embauchés
Aujourd'hui: à la retraite

vient le deuxième professeur engagé par l'institution, le premier étant Claude Boucher, à la faculté de commerce. À la fin des années 60, le juriste occupe le siège de doyen, mais c'est dans les classes qu'il se sent bien. Il se tient devant les pupitres jusqu'en 1983, avant de revenir de 1992 à 1998 pour lancer un programme de deuxième cycle. Il participe en outre à la réforme du Code civil du Québec.

Est-ce ça, réaliser son rêve? (Laura Martin)

Yvan Allaire
Pionnier du MBA

Yvan Allaire a été parmi les premiers diplômés du premier programme au monde de maîtrise en administration des affaires MBA offert en français par l'Université. Celui-ci a poursuivi par la suite pendant plusieurs années une carrière dans l'enseignement universitaire, à Sherbrooke, puis à Ottawa et, après l'obtention de son doctorat en management à la Sloan School of Management (MIT), à l'UQAM.

Cofondateur de la firme de consultants Secor, Yvan Allaire en fut le président du conseil pendant de nombreuses années. Ce dernier allait devenir l'un des consultants les plus écoutés et respectés des grandes entreprises du Québec en matière de planification stratégique. Sa philosophie professionnelle selon ce qu'il a déjà déclaré à la revue *Commerce*: «Mettre en application les meilleures connaissances universitaires en gestion pour résoudre les problèmes des entreprises.»

En 1990, il a été élu membre de l'Académie des lettres et sciences humaines de la Société Royale du Canada. En 1995, Yvan Allaire est nommé titulaire de la Chaire Bombardier en gestion d'entreprises transnationales à l'Université du Québec à Montréal, poste qu'il a détenu jusqu'en 1996, lorsqu'il devient vice-président exécutif de Bombardier.

«Il y a quelque chose de noble, de libre, je trouve, à la fonction de professeur d'université. Mais si je me dis professeur



Lieu de résidence: Montréal
Principale réalisation: un des premiers diplômés du programme de MBA
Aujourd'hui: professeur émérite de stratégie à l'UQAM

de stratégie, je dois savoir être stratège. Il faut avoir un pied dans l'action, pour éviter de se retrouver comme ce professeur de chirurgie qui ne sait pas opérer», a-t-il déclaré en 2001 à la revue *Commerce*.

Dans le même magazine, on a déjà dit de lui: «remarquable capacité d'analyse, puissant esprit de synthèse, brillant présentateur, les hommages ne manquent pas». (Laurent Gélé)

René Hivon et Jacques Tardif
Un A+ pour deux pédagogues

Les deux sont professeurs à la faculté d'éducation de l'Université de Sherbrooke. Les deux sont plus que ferrés dans le domaine de la pédagogie universitaire. Les deux jouissent d'une reconnaissance qui s'étend jusqu'en Europe, qui se répand un peu partout sur la boule.

L'un est René Hivon.

Premier directeur du centre de pédagogie médicale de la faculté de médecine et leader de la réforme du programme prédoctoral des futurs docs, le premier a fait beaucoup pour le campus est depuis dix ans. Il a aussi exporté son savoir, centré sur le développement de l'expertise professionnelle, dans plusieurs établissements français, notamment à l'Université Pierre et Marie Curie à Paris et à l'Université de Brest, en Bretagne, laquelle lui a remis en 1997 son premier doctorat *honoris causa* pour avoir conçu et mis en oeuvre sa propre réforme pédagogique. Qui plus est, le docteur en sciences de l'éducation a fondé, en 1995, l'École internationale d'été en pédagogie universitaire qui a accueilli depuis des centaines de personnes sur la colline.

L'autre est codirecteur de cette dernière école pour professionnels.

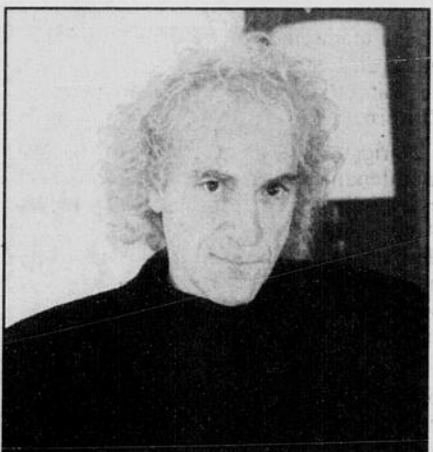
L'autre est Jacques Tardif.

Depuis quinze ans, celui qui a fait ses études postdoctorales à l'Université Berkeley en Californie s'intéresse à la formation continue des professeurs d'université. Président de l'Association internationale de pédagogie universitaire, il a écrit trois ouvrages sur l'enseignement par le développement des compétences dans les milieux scolaires francophones, ouvrages qui ont fait école dans le domaine. Il agit également à titre d'évaluateur et de consultant auprès de divers organismes dans différents pays.

Les deux représentent à merveille l'innovation pédagogique, l'une des forces de l'université sherbrookoise. Les deux n'ont rien à apprendre au chapitre de l'apprentissage. Les deux ont contribué à faire de l'Université un exemple à suivre, une première de classe. À leur tour de mériter une gomme et un A+. (Laura Martin)



René Hivon



Jacques Tardif

Lieu de résidence: Sherbrooke
Principale réalisation: spécialistes de la pédagogie universitaire
Aujourd'hui: professeurs à la faculté d'éducation

Delorme Le Bel Bureau S.E.N.C.
AVOCATS

Bravo
à l'Université de Sherbrooke
pour ses nombreuses réalisations
au cours de ses
50
premières années d'existence.

Avec un passé couronné d'autant
de succès, l'avenir est
prometteur!

2355, rue King Ouest
Bureau 100, Sherbrooke
(819) 566-6222

120373

Des gens de soins et d'excellence

HOMMAGE À L'EXCELLENCE

Fier partenaire de l'Université de Sherbrooke, le CHUS tient à exprimer sa reconnaissance et son admiration à ces bâtisseurs qui ont mis sans réserve leur savoir et leur ingéniosité au service de la société. Cette quête d'excellence et d'innovation guide nos gestes au quotidien.

CHUS Centre hospitalier universitaire de Sherbrooke
Hôtel-Dieu · Hôpital Fleurimont

www.chus.qc.ca



Sylvie Turcotte

Un outil essentiel à la réussite scolaire

Les étudiants ont rarement les poches pleines. Le mythe de la rôti au beurre d'arachide et du macaroni au fromage orange fluo est d'ailleurs corroboré par des générations entières de carabins. Il y a quand même ceux qui ont la chance d'habiter chez leurs parents, de se sauver du paiement d'un appartement et de profiter d'un réfrigérateur rempli. Ceux-là peuvent respirer un peu mieux...

Pendant ses études de baccalauréat en administration (spécialisation marketing), Sylvie Turcotte a pu profiter de l'hospitalité familiale. Elle n'a donc pas été obligée de gratter les fonds de tiroirs. Ou un peu moins...

En revanche, elle a passé une partie de ses années sur la colline à aider ceux moins chanceux qu'elle. Elle a été l'une des artisanes principales de la création de la Fondation FORCE, cet organisme sans but lucratif qui distribue des sous aux étudiants moins fortunés. «Dès mon arrivée à l'Université, j'ai été informée de l'existence d'un groupe qui organisait des activités au profit des étudiants dans

le besoin. J'ai tout de suite voulu y adhérer. Je n'ai jamais accepté que des gens, avec une grande volonté intellectuelle, ne puissent aller au bout de leurs ambitions à cause d'un manque d'argent. J'ai toujours trouvé ça inacceptable.»

En 1984, la Fondation FORCE (pour «financement organisé pour et par la communauté étudiante») était créée. «Nous voulions mettre en place une structure qui pourrait survivre à long terme, quelque chose qui ne tomberait pas à l'eau à cause du roulement des étudiants. Même si, dans nos rêves, nous espérons qu'une telle aide devienne vite désuète, que la pauvreté disparaisse.»

Vingt ans plus tard, après avoir fait parvenir des chèques à plus de 8000 personnes, la structure, unique dans tout le réseau universitaire québécois, tient bon. «C'est vraiment beau ce que c'est devenu!» de dire Sylvie Turcotte, fière d'avoir su trouver un outil efficace. Elle travaille aujourd'hui chez Rona! (Laura Martin)

Lieu de résidence: La Prairie
Principale réalisation: membre du comité qui a mis sur pied la Fondation FORCE
Aujourd'hui: chef du marketing relationnel chez Rona

Jean-Pierre Adoul Un homme de parole et d'idées

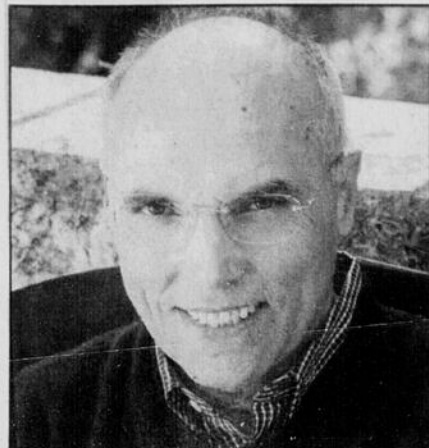
À cause de cet homme et des travaux menés par son équipe, des millions de dollars entrent encore annuellement dans les coffres de l'Université de Sherbrooke qui est ainsi devenue la première université au Canada en matière d'exploitation de propriétés intellectuelles et de transfert technologique.

Jean-Pierre Adoul a dirigé les recherches qui ont mené à la technologie ACELP, une nouvelle classe d'algorithmes permettant de compresser efficacement les signaux numériques qui servent à représenter la parole. Cette technologie édicte maintenant les normes internationales en compression de la parole, que ce soit en téléphonie cellulaire ou sur l'Internet.

Originaire du Languedoc où il s'est maintenant retiré afin de se consacrer essentiellement à l'aide humanitaire, M. Adoul était déjà détenteur d'un doctorat de l'Université de Lehigh, en Pennsylvanie, lorsqu'il a été intégré au corps professoral de l'Université de Sherbrooke, à titre de coopérant.

«Je suis venu et je suis resté à Sherbrooke parce qu'il y avait déjà une bonne équipe en télécommunication. Une équipe nombreuse et sympathique», a-t-il raconté au cours d'une entrevue téléphonique depuis sa résidence, en France.

«Si nous avons obtenu de tels résultats, à Sherbrooke, c'est effectivement par obstination et parce que nous avons eu de bonnes idées originales, en dehors de ce que faisait la foule. Nous avons eu de bons résultats aux bons moments,



Lieu de résidence: Castelnau-le-Lez, France
Principale réalisation: a dirigé l'équipe qui a mis au point la technologie ACELP de la compression de la parole
Aujourd'hui: à la retraite

lorsque s'est produit le bouleversement de l'analogique vers le numérique. Nous nous préparions depuis dix ans à cette nouvelle technologie».

Le professeur Adoul, soulignent ceux qui le connaissent bien, est un homme humble, généreux et animé d'une vie spirituelle intense. C'est pourquoi, aujourd'hui, il se consacre aux activités communautaires et à l'aide humanitaire. (Gilles Fisette)

Jean Morrisset Premier docteur de l'UdeS

«Il fallait un premier et le hasard a voulu que ce soit moi.»

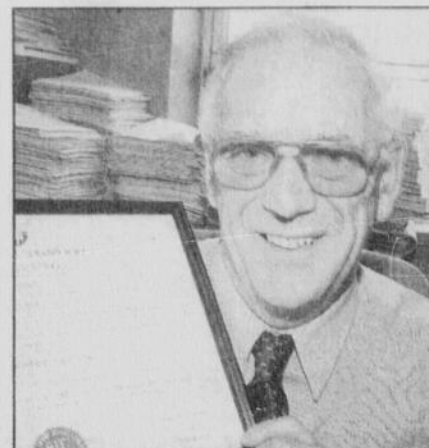
Jean Morrisset est humble devant l'honneur qui lui revient d'être le premier à avoir décroché un doctorat à l'Université de Sherbrooke.

C'était en 1968 et ce diplôme venait récompenser la thèse d'un brillant étudiant en biologie. Il avait défendu avec succès son Étude des mécanismes d'adaptation, de synthèse et de sécrétion des enzymes du pancréas exocrines.

«La faculté a été la première à offrir la maîtrise et le doctorat à l'Université de Sherbrooke. Nous étions quatre à la maîtrise et les trois autres ont quitté. Moi, j'ai poursuivi mes études doctorales. C'est ainsi que j'ai été le premier. Tout simplement.»

Jean Morrisset est né à Baie-Comeau, mais a grandi à Rimouski. S'il est venu étudier à l'Université de Sherbrooke, ce n'est sûrement pas à cause de la réputation de l'université. Elle n'en n'avait pas... encore. Parce qu'elle était trop jeune.

«Si je suis venu à Sherbrooke, c'est sans doute parce qu'on y offrait un jeune programme et beaucoup d'encadrement. C'est ainsi que j'ai étudié avec le professeur Jacques Dunnigan qui m'a intéressé à la physiologie pancréatique.»



Lieu de résidence: Sherbrooke
Principale réalisation: détenteur du premier doctorat émis par l'Université de Sherbrooke
Aujourd'hui: professeur-chercheur au Service de gastro-entérologie de la faculté de médecine

Après un séjour de deux ans au Medical College of Georgia où il parfait des études post-doctorales, M. Morrisset a été embauché par le département de biologie de l'Université de Sherbrooke. (Gilles Fisette)

1967 La première chaire de recherche

Le directeur du département d'économie de l'Université et le président du Conseil de la coopération du Québec annoncent conjointement, le 25 mai 1967, la création d'une première chaire à l'Université de Sherbrooke, soit la chaire de coopération, et ce, grâce à un engagement financier de 210 000 \$ à raison de 21 000 \$ par année pendant dix ans. Ayant à la fois une vocation d'enseignement et de recherche, l'entreprise était risquée puisque c'était la première fois qu'une université prétendait inscrire le coopératisme économique à l'un de ses programmes réguliers. La fortune se rangea du côté de l'audace, puisque non seulement l'enseignement de la coopération s'est-il répandu dans d'autres universités québécoises, mais la chaire de coopération elle-même allait permettre en 1976 la création de l'Institut de recherche et d'enseignement sur les coopératives de l'Université de Sherbrooke qui contribue de plus en plus au rayonnement international de l'Université. L'UdeS compte actuellement 41 chaires de recherche.



SÉMINAIRE DE SHERBROOKE
INSTITUTION D'ENSEIGNEMENT PRIVÉE
(Secondaire et collégial)
Fondé en 1875

Le Séminaire de Sherbrooke est fier, aujourd'hui, d'avoir permis à l'Université de Sherbrooke de naître en ses murs en 1954.



1875 - 1900

Cinquante ans plus tard, l'Université de Sherbrooke est devenue une institution enviable dotée d'une renommée internationale qui fait la fierté de toute notre région.



1900 - 1950

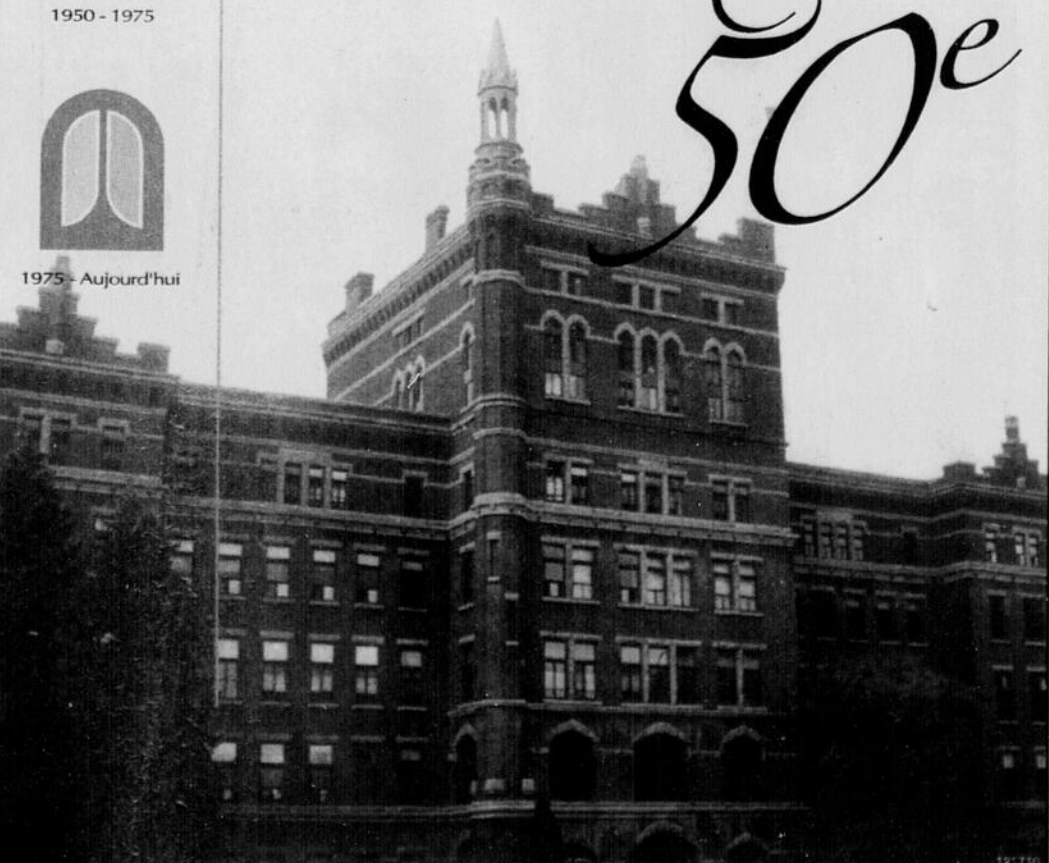


1950 - 1975



1975 - Aujourd'hui

Heureux
50^e



Pour être vu.

S² design graphique
imagerie corporative-publicité-communication visuelle

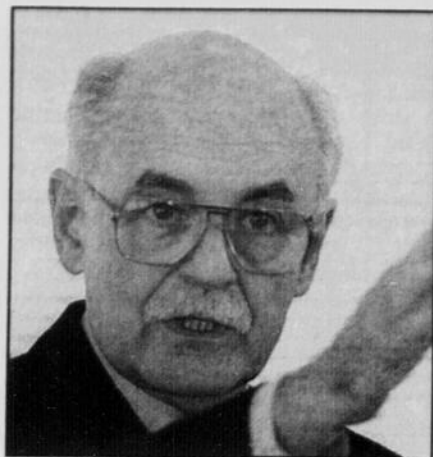
[au-delà des tendances]

T. : 819.347.1999 www.praxisstrategie.com

L'université de demain

L'Université de Sherbrooke a identifié les créneaux d'expertise qu'elle entend développer en enseignement et en recherche pour satisfaire aux exigences de la société de demain, tant sur la scène nationale qu'internationale. Elle répond aujourd'hui à une demande croissante pour des partenariats en Europe, en Amérique latine et en Afrique du Nord, concernant ses programmes de deuxième et troisième cycles, notamment dans les domaines de l'éducation, de l'administration, de la gestion des coopératives et de l'éthique appliquée.

Gilles Pigeon et Jacques-Étienne Des Marchais
La grande opération



Gilles Pigeon



Jacques-Étienne Des Marchais

Lieux de résidence: Verdun et Cartierville
Principale réalisation: concepteurs de la réforme du programme d'études médicales prédoctorales
Aujourd'hui: à la retraite

La rentrée de 1987 n'a pas été comme les autres à la faculté de médecine. Que non! Ce septembre-là, on a procédé à l'opération. La grande opération. On a étendu le programme de premier cycle des toubibs sur un lit, on l'a ouvert et on lui a greffé de gros morceaux, implanté une audacieuse réforme.

Bien sûr, cette métamorphose du cursus, faite sans anesthésie, a demandé une adaptation de la part des professeurs. En revanche, ce programme fraîchement *lifté*, basé sur l'apprentissage par problème, a obtenu des résultats exceptionnels. Les étudiants ne cessent de grimper dans les palmarès des examens nationaux et la faculté est devenue une référence pour son audace et son innovation.

Deux hommes ont tenu le bistouri lors de cette transformation pédagogique: Gilles Pigeon et Jacques-Étienne Des Marchais.

Le premier, médecin néphrologue (spécialiste des reins), a orchestré la réforme en tant que doyen de la faculté de médecine. C'est lui qui a su mobiliser tout le personnel autour de

ce projet au potentiel de développement et de rayonnement assuré. Gilles Pigeon avait fait ses preuves bien avant. Connue comme le père de la faculté de médecine et du premier centre hospitalier universitaire intégré du Canada, il y est arrivé en 1968. Vingt ans plus tard, après avoir réalisé trois mandats de décanat, celui qui a été honoré cent fois plutôt qu'une, ici comme ailleurs, a terminé sa carrière par la mise en place du système intégré de gestion informatisée Ariane, toujours au CHUS.

Jacques-Étienne Des Marchais, lui, est médecin orthopédiste et maître en éducation médicale. C'est à l'invitation de Gilles Pigeon qu'il a accepté, en 1986, de venir l'assister au cours de la chirurgie. Le nouveau vice-doyen venait tout juste de créer, pour l'Université de Montréal, une unité de recherche et de développement en éducation médicale. Il a par la suite participé à de nombreux comités de gestion dans le milieu médical.

Ensemble, ils ont réalisé l'une des seules opérations sans complications ni effet secondaire désagréable. (Laura Martin)



Avant qu'elles soient intégrées dans un seul et même réseau, des bibliothèques autonomes existaient dans chaque faculté. Sur le campus principal, le premier palais du livre, plutôt modeste, a ouvert ses rayons à la faculté des sciences. (Photo archives UdeS)

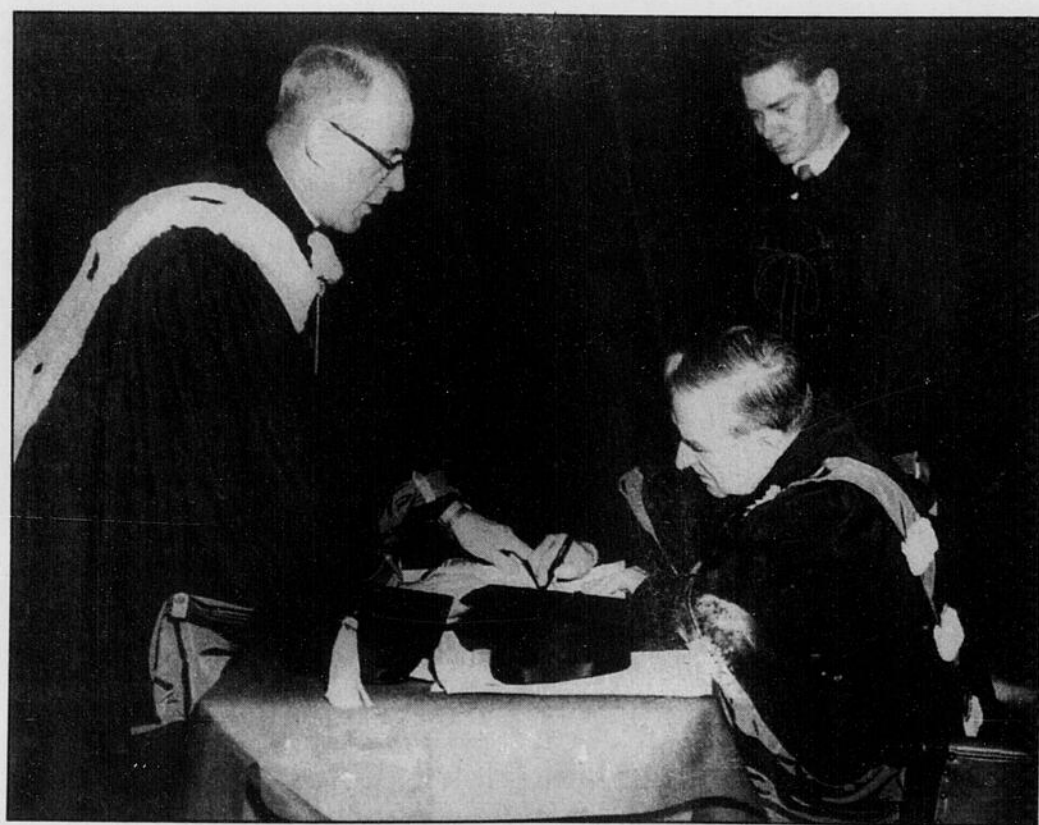


McGill

Bon anniversaire
à l'Université de Sherbrooke

Fière partenaire de l'initiative MSBi (McGill Sherbrooke Bishop's Innovation) et associée dans plus de 40 autres projets de recherche et programmes d'enseignement dans diverses disciplines, du génie aérospatial à la musique, en passant par la phytologie et l'oncologie.

L'Université McGill vous souhaite un heureux anniversaire!



Le 15 janvier 1956, le premier ministre du Québec Maurice Duplessis s'est vu remettre un doctorat honoris causa de l'Université de Sherbrooke. On le voit à la collation des grades en compagnie de Mgr Maurice O'Bready, alors secrétaire général. (Photo archives UdeS)



Après avoir loué des locaux à l'École supérieure de Sherbrooke, rue King, la faculté des sciences a été la première à emménager sur le boulevard de l'Université en 1957. (Photo archives UdeS)

Claude Lafleur Démocratiser la culture

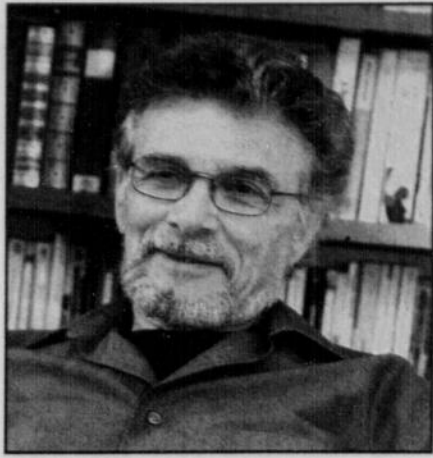
Le jour où il a mis les pieds à l'École des beaux-arts de Montréal, Claude Lafleur avait une idée derrière la tête. Pas dans les bottines. Il voulait avoir un pignon sur une rue, avoir sa propre galerie.

Ainsi, quand, en tant que secrétaire de l'Association pour l'avancement des arts, l'artiste visuel fut approché par l'Université pour mettre sur pied une salle d'exposition, il ne tergiversa point et sauta sur l'occasion, plongea sur ce rêve qui prenait les devants. «Avec mon groupe, j'avais organisé quelques trucs sur le campus, de petits événements artistiques. C'est pour ça qu'on a eu recours à moi. Évidemment, ce projet m'enthousiasmait.»

Le 21 octobre 1964, on inaugurait, dans un local de la faculté des arts, la galerie permanente, la première dans une université québécoise francophone. «C'était très important pour la ville. À cette époque, il n'y avait rien à Sherbrooke pour initier la population à l'art. Il y avait un grand manque. Jamais avant le grand public n'avait pu apprécier l'oeuvre de maîtres tel Rouault, qui, avec son *Miserere*, a marqué nos débuts. Ma mission en était donc une éducative.»

Petit à petit, toujours avec le souci de démocratiser la culture, Claude Lafleur, directeur, a élargi ses activités. Dans son local à toiles, il a organisé quelques concerts de musique de chambre, tenu des lancements de livres (Gilles Vigneault, Claude Jasmin, Antonine Maillet) et des visionnements de films. «Au départ, les gens étaient gênés de venir sur le campus, ils voyaient l'Université comme un milieu fermé. Notre objectif a été de les attirer.»

L'aventure a tellement bien marché qu'on s'est vu forcer de regrouper ce mesclun de culture dans un Centre



Lieu de résidence: Sherbrooke
Principale réalisation: premier directeur de la Galerie d'art et du Centre artistique de l'Université
Aujourd'hui: artiste peintre

artistique, changé peu après en Centre culturel. Claude Lafleur en a dirigé les destinées jusqu'à ce qu'en 1974, il ait soif de nouveaux défis. «La machine était devenue trop lourde. On avait décroché de mon idéal.» Il a enseigné au Collège de Sherbrooke pendant 23 ans. (Laura Martin)

Roch Roy Un plongeon hors du commun

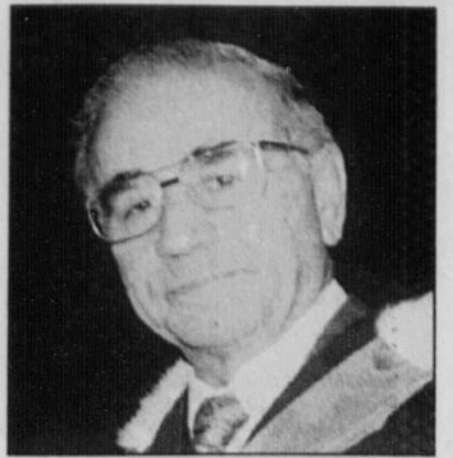
Lorsque Marie-Thérèse Samson est tombée sous le charme de Roch Roy, il travaillait pour la Croix-Rouge. Maître nageur, il sillonnait la province, faisait la tournée des camps d'été dans le but de former des sauveteurs.

Aujourd'hui, son amoureux compte sept dizaines de chandelles. Il ne fait plus de crawl ni de brasse. Quand il regarde derrière lui, il constate toutefois qu'il en a fait des plongeurs, et pas que dans des piscines. Fonder une faculté d'éducation physique et sportive, alors qu'il n'y avait encore aucun équivalent dans la province, est sans doute le saut le plus vertigineux qu'il a accompli. Et il a obtenu une note parfaite!

«Une telle faculté n'existait nulle part ailleurs. Roch n'a pas hésité une seconde avant de se jeter dans ce projet d'envergure», souligne sa conjointe, qui l'assiste aujourd'hui dans la maladie.

Celui qui a fait ses études doctorales en Floride avait travaillé au département d'éducation physique de l'Université Laval avant que le destin, et une institution en plein développement, le ramène, en 1974, dans le coin de pays de sa famille. «Comme doyen, il a fait construire les centres sportifs des campus ouest et est. Il a également monté tout un corps professoral, en allant recruter des gens un peu partout dans la province. Il les engageait, puis les incitait à aller faire leurs études, eux aussi, en Floride. Pendant plusieurs années, notre sous-sol a ainsi servi à entreposer les ménages de tous ces jeunes enseignants!»

Roch Roy, qui a oeuvré près du pavillon Universtrie jusqu'en 1994, fait partie de ces gens d'ici qui n'ont pas hésité à faire grandir l'Université, à piquer une tête



Lieu de résidence: Sherbrooke
Principale réalisation: doyen-fondateur de la faculté d'éducation physique et sportive
Aujourd'hui: à la retraite

dans l'inconnu, sans crainte de boire un bouillon. Gérard-Ludger Larouche est de ceux-là, aussi. C'est lui qui, en 1961, a eu le cran de vouloir mettre sur pied, loin des grands centres, une faculté de médecine. Un autre athlète de l'enseignement qui a réussi d'habiles acrobaties... (Laura Martin)



L'aménagement du campus principal sur d'anciennes terres agricoles a commencé en 1957, mais la cité universitaire a accueilli ses premiers étudiants en 1960. On retrouve à l'époque le pavillon des sciences (en haut à gauche), le centre social (plus bas), le pavillon des arts (en bas à gauche), le pavillon de commerce (au centre) et l'école d'agriculture et ses bâtiments de ferme (en bas à droite). (Photo archives UdeS)

Pour 50 ans
d'audace au développement du savoir,
félicitations à l'Université de Sherbrooke!



Collège de Sherbrooke

**Résolument ancré dans
l'enseignement supérieur**

475, rue du Parc
Sherbrooke (Québec) J1E 4K1
(819) 564-6350
www.CollegeSherbrooke.qc.ca

Etrie Auto Centre félicite
l'Université de Sherbrooke pour ses 50 ans.
Votre dynamisme, votre engagement et
votre rayonnement sont un exemple
pour nous tous.

www.etrie.subarudealer.ca

SUBARU.

La mission d'une équipe renommée pour
sa culture d'excellence.

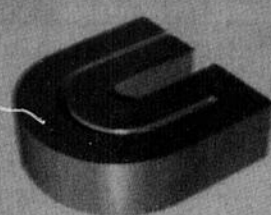


ESTRIE AUTO CENTRE

4367, boul. Bourque, Rock Forest (Québec) J1N 1S4
819.564.1600 • 1.800.567.4259

L'audace porte fruit

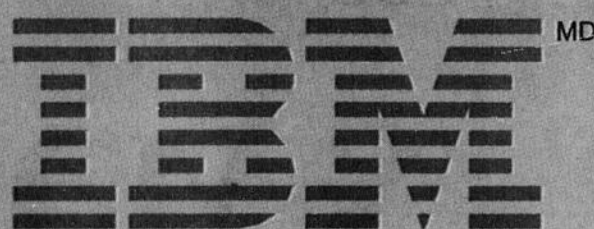
L'Université de Sherbrooke tient à remercier ses commanditaires qui, comme elle, font preuve d'audace et de détermination dans la poursuite de leurs objectifs d'excellence.



La Société de construction
Gératek Itée



Desjardins




Chartwells
Restauration - Collèges et Universités

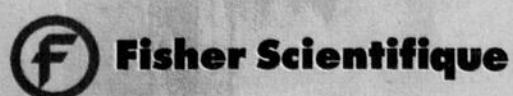
Raymond Chabot
Grant Thornton 
LA FORCE DU CONSEIL



Heenan Blaikie



LES GENS DE DOCUMENTS
XEROX



50 ans
L'audace
porte fruit



UNIVERSITÉ DE
SHERBROOKE

www.USherbrooke.ca